CONSIDÉRATIONS MÉDICALES.

CONSIDÉRATIONS MÉDICALES SUR LA FEMME ENCEINTE, LES CAUSES DES ACCIDENS DE LA GROSSESSE;

SUIVIES

DE VUES GÉNÉRALES D'HYGIENE.

PAR S. SERRIERRE,

Médecin, membre de la Société Médicale d'Instruction.

A PARIS,

Chez MÉQUIGNON l'aîné, libraire, rue de l'Ecole de Médecine.

AN X — 1802.

CONSIDÉRATIONS

MÉDICALES

SUR LA FEMME ENCEINTE,

LES CAUSES DES ACCIDENS DE LA GROSSESSE;

SUIVIES

DE VUES GÉNÉRALES D'HYGIÈNE.

PAR S. SERRURIER,

Médecin, membre de la Société Médicale d'Émulation.

A PARIS,

Chez [illegible] Libraire [illegible] de Médecine.

[illegible]

A J. N. CORVISART,

Médecin du gouvernement, professeur de clinique interne à l'Ecole de Paris, professeur de médecine au Collége de France, médecin de l'Hospice de l'Unité;

Pour les progrès que lui doit la Médecine clinique, dont il a le premier introduit l'enseignement en France.

SERRIERRE.

AVANT-PROPOS.

La femme, pendant le cours d'une vie orageuse, marche de révolutions en révolutions, dont la première est la puberté, et la dernière la cessation des règles.

Parmi les différens états qu'amènent ces révolutions, un de ceux qui intéresse le plus la femme, et qui doit fixer l'attention du médecin, est celui de la grossesse. Quoique plusieurs auteurs recommandables pensent que la grossesse soit un gage de santé pour les femmes, qu'elle diminue quelquefois les accidens de certaines maladies chroniques, et qu'elle les exempte de maladies aiguës, on ne peut disconvenir que cet état ne soit pour elles une occasion de circonstances critiques. Je ne prétends pas cependant faire considérer la grossesse comme une maladie ; l'exemple des femmes sauvages, et, sans aller plus loin, ce qui se passe dans la

grossesse de la plupart des femmes civilisées, suffit pour assurer qu'elle est un état très-naturel; mais la grossesse est souvent accompagnée de phénomènes qui constituent des accidens, et ces accidens peuvent influer d'une manière fâcheuse sur la constitution et l'état de la femme : chacun d'eux mériteroit des considérations particulières, si cet examen ne passoit les bornes d'une simple dissertation.

Ayant observé que les femmes qui habitent les grandes villes, et qui jouissent des avantages de la fortune, sont les plus exposées à ces accidens, j'ai cru devoir diriger mon attention sur les causes de ces accidens, et indiquer les moyens de les éviter.

Je suis loin d'avoir la prétention d'épuiser ce sujet, ni de faire croire que je m'en sois occupé le premier; cette esquisse que je présente est le résultat de mes lectures, des observations des autres, et de quelques-unes des miennes; je ne veux qu'essayer de remplir, selon la mesure de mes forces, la tâche qui m'est imposée, et je serai assez

récompensé de mes travaux si j'approche du but.

Avant de m'occuper de la femme enceinte, il est à propos de la considérer dans son état ordinaire.

INTRODUCTION.

LA femme est composée d'un grand nombre d'organes semblables à ceux de l'homme, mais elle en diffère d'abord par les organes génitaux, puis sous plusieurs autres rapports, soit physiques, soit moraux; le jeu de ses organes varie suivant les progrès de l'accroissement, et suivant la nature des influences auxquelles elle est soumise.

Dans les premières années de la vie, l'homme et la femme semblent à peine différer l'un de l'autre; une constitution molle et délicate paroît les confondre, les soumettre aux mêmes impressions et aux mêmes affections; à cet âge les organes génitaux établissent seuls la distinction des sexes, mais ils sont encore plongés dans le sommeil, et ne semblent jouir que de la vie végétative, jusqu'à l'époque où la scène change, et où leurs fonctions, à mesure qu'ils se développent, prennent un tel empire sur le système général, qu'il paroît totalement en dépendre: cette époque est l'âge de la puberté; il est, dit Buffon, le printemps de la nature, et la saison des plaisirs; il est aussi, comme on sait, l'âge de

l'imagination. Un engourdissement aux aines, une sensation jusqu'alors inconnue dans les organes sexuels, l'apparence d'une espèce de végétation qui doit les voiler et faire partie du systême pileux, un changement dans la voix, sont à-peu-près les premiers signes de la puberté. L'éruption des règles, le développemment des seins, en sont les signes propres chez la femme.

La femme arrive à la puberté avant l'homme; quoiqu'on puisse marquer le temps de cette révolution de treize à quatorze ans pour la femme, de quinze à seize pour l'homme : cette loi n'est point générale; la puberté est soumise à de grandes variations; elle est plus ou moins précoce, selon la température du climat et les mœurs des habitans (1).

Cet âge est le signal de l'équilibre des divers

---

(1) Dans les contrées méridionales, on voit des femmes devenir pubères à l'âge de 9 ans; cela arrive souvent à l'île de la Réunion, au royaume de Décan. Dans les états du Mogol on marie les filles dès l'âge de huit ans. *Prideaux* (Vie de *Mahomet*) assure que, dans les pays chauds de l'Arabie et de l'Inde, les filles sont nubiles à huit ans, et peuvent accoucher l'année d'après. On sait que *Mahomet* épousa *Cadhisja* à cinq ans, et l'admit à sa couche à huit. Il n'en est pas ainsi dans les régions septentrionales, l'âge ordinaire est de dix-huit à dix-neuf ans : cela s'observe aussi quelquefois dans nos campagnes.

systêmes qui constituent l'économie animale, et de l'approche du terme de l'accroissement en longueur. Vers cet âge la prédominance du systême nerveux s'affoiblit, et l'empire du cerveau semble faire place à celui des organes de la génération; la masse du systême muqueux diminue, les cellules en sont plus prononcées et plus sèches; le systême artériel des parties sexuelles se manifeste davantage, et celui de l'organe pulmonaire participe un peu plus tard à ce développement (1). Le systême osseux acquiert plus de solidité, les insertions musculaires sont plus marquées; chez l'homme les muscles commencent à devenir saillans; chez la femme ce phénomène est moins remarquable : les muscles perdent peu de leur rondeur primitive, et subissent de très-légers changemens; enfin le systême dermoïde augmente en énergie comme tous les autres.

La puberté ne borne pas son influence au physique, la révolution qu'elle opère dans le moral est manifeste; chez l'homme la puberté se dé-

(1) C'est alors que la turgescence sanguine de la tête se trouve remplacée par celle de la poitrine : cette révolution guérit souvent les maladies lymphatiques et spasmodiques de l'enfance, en diminuant la masse du systême et des glandes lymphatiques.

veloppe plus lentement que chez la femme; dès qu'elle approche, il ressent un mouvement inconnu, lorsqu'il ignore encore la nature et le but de ce mouvement; son imagination s'éveille, travaille; il est troublé par des sensations nouvelles qui viennent l'avertir des desseins de la nature. La femme sent bien plutôt que l'homme cette nouvelle influence; elle s'étonne d'être douée de nouveaux attributs, et ce changement donne naissance à la pudeur : cette époque n'est pas en apparence accompagnée chez elle des secousses orageuses, du tumulte des sens, du désordre des passions et de la fièvre brûlante qui la prépare chez l'homme (1), ce qui fait que

(1) Ces tourmens qui sont si impétueux, si difficiles à contenir dans un jeune homme, sans être en apparence aussi violens, n'en produisent pas moins cependant des effets aussi dangereux dans le cœur de la jeune fille; elle n'en brûle pas moins d'un feu secret qui la dévore; elle n'ose s'avouer à elle-même la cause de ce qu'elle éprouve, elle étouffe jusqu'à sa crainte, tant elle a peur de laisser échapper son secret : vains efforts! son trouble la trahit à chaque instant; un seul nom prononcé devant elle couvre ses joues d'une rougeur subite : plus elle veut dissimuler, plus son embarras augmente; elle n'a de ressources que dans la fuite; mais bientôt elle ne peut plus contenir les battemens précipités de son cœur, et les larmes involontaires qui lui échappent font pour elle l'aveu de ses souffrances.

dans cette révolution puissante qui donne l'éveil au plus impérieux des besoins, la fougue et l'abandon d'un sexe, se trouve modéré par la lenteur et la réserve de l'autre. A mesure que l'homme avance dans sa nouvelle carrière, il sent le nouvel intérêt que lui inspire la femme; de douces sympathies, une sorte d'attraction morale, les font sans cesse tendre l'un vers l'autre, et le résultat de ce rapprochement doit amener leur jouissance commune. Cette sympathie sembleroit annoncer une conformité dans leur manière d'être, mais il n'en est pas ainsi; la femme plus précoce s'éloigne moins de sa constitution primitive, et conserve plus longtemps le type du tempérament de l'enfance.

La femme (outre les organes sexuels et mammaires, outre l'éruption des règles, dont une description détaillée m'écarteroit de mon but) se distingue de l'homme par une stature plus petite, la tête est moins volumineuse, la face plus courte, le cou plus long et plus mince, la poitrine proéminente et resserrée sur les côtés, les hanches plus écartées et les membres plus courts; elle a le système osseux plus blanc, moins volumineux que celui de l'homme; chez elle la clavicule est plus longue et moins recourbée, son sternum est plus élevé et plus court, ses os pubis se touchent par un plus petit nombre de

points; elle a l'os sacrum plus court, plus large, moins courbé par en bas, et plus déjeté en arrière; les trochanters plus éloignés l'un de l'autre; enfin la capacité du bassin plus vaste.

La femme a le systême musculaire moins prononcé, plus souple, plus lâche et plus foible que l'homme; les fibres qui composent ce systême sont moins rapprochées chez elle, ce qui les rend sans doute plus susceptibles de contractions vives et rapides : ce phénomène est remarquable dans les muscles de la vie animale et de la vie organique, et l'on diroit avec *Bichat*, en parlant de la contractilité organique sensible dans les organes du sexe, *que la force contractile de la matrice a été prise aux dépens des forces de tous les autres organes* (1).

Chez la femme, le systême nerveux prédomine sur le musculaire; il est plus susceptible, plus mobile que chez l'homme; les vaisseaux sanguins sont plus nombreux, plus flexibles, et le sang conserve plus long-temps les caractères de celui de la jeunesse (2). Le tissu cellulaire est plus abondant, moins serré; l'expansion de celui-ci et la mollesse de la graisse qui assouplit les organes de la femme, contribuent à l'agrément

---

(1) Anatomie générale, 3e vol. pag. 379.

(2) Systême des connoissances chimiques. *Fourcroi.*

de sa physionomie, à la forme hémisphérique et à la saillie prononcée des seins, qui font un de ses principaux ornemens, et dont les artistes représentent avec tant de graces les agréables contours; ils donnent aussi à ses membres ces surfaces polies, cette rondeur et ce moëlleux que ceux de l'homme ne doivent point avoir.

Les vaisseaux lymphatiques sont plus nombreux, et moins fournis de valvules (1) chez la femme que chez l'homme; les glandes lymphatiques sont plus volumineuses, le cœur est moins gros, relativement à la masse du corps; les poumons sont plus petits, plus dilatables; enfin l'enveloppe cutanée est d'une texture plus fine et plus délicate; sa blancheur et sa mollesse flattent agréablement les yeux.

C'est par cette organisation délicate de la femme, par la souplesse et la flexibilité de ses organes, dues à la prédominance des systêmes cellulaire et lymphatique, que l'on peut expliquer pourquoi la femme parvient plutôt que l'homme au dernier période de son développement. Il est certain que la nature prévoyante, en donnant cette organisation à la femme destinée à passer de révolutions en révolutions, a

(1) Recherches sur la phthisie pulmonaire, par Thomas Reid, traduction de *Dumas*, page 378.

voulu la mettre en état de résister aux orages auxquels elle est continuellement exposée ; en effet, la matrice eût-elle pu s'imbiber d'un sang superflu, se gonfler à l'époque de la menstruation, se distendre et parvenir à son degré de développement dans la grossesse, si les cellules de cet organe eussent offert trop de résistance?

Les organes des sens de la femme ont une activité qui dépend de la plus grande susceptibilité de son système nerveux; elle a l'œil plus vif et plus pénétrant, le tact plus délicat, l'ouïe et l'odorat plus fins, le goût plus exquis que l'homme.

Le parallèle que je viens d'établir n'est pas toujours exact; il est des femmes hommasses plus fortes que certains hommes, qui, par un renversement de l'ordre naturel, semblent avoir en partage la constitution de l'autre sexe; mais les bornes que je me suis prescrites m'arrêtent, et m'empêchent de traiter ce sujet.

Ce précis des qualités physiques, qui distinguent la femme de l'homme, conduit à observer en quoi ces deux êtres diffèrent sous le rapport des qualités morales : les détails de ce vaste sujet seroient ici déplacés, je n'en présenterai qu'une esquisse.

Le moral paroît dépendre du physique : l'un est régi par l'autre; ainsi, en faisant abstraction

de quelques nuances dans les tempéramens, la femme est pourvue d'un plus haut degré de susceptibilité, que l'homme, à raison de la prédominance de son système nerveux ; elle a reçu de la nature la foiblesse et la mobilité ; l'homme, au contraire, excepté celui qu'une constitution délicate rapproche des femmes, a pour lui la force et l'énergie : ces qualités sont en proportion de la prédominance de son système musculaire.

Si l'on porte les regards sur les facultés intellectuelles de la femme, on verra que l'extrême sensibilité dont elle jouit, la soumet à une multitude d'impressions vives, mais peu durables ; ses idées se succèdent avec rapidité, elle oublie aisément les peines passées, et pense peu aux maux à venir ; elle a l'imagination active et mobile, elle n'est pas capable, ainsi que l'homme, d'une attention soutenue, de réflexions prolongées et de méditations profondes ; aussi son imagination se prêtant peu à ces expressions énergiques et pittoresques qui font le sublime des arts d'imitation, elle est plus capable de sentir que de créer ; ses ouvrages sont plus brillans que solides, et rarement ils sont marqués au coin du génie. La femme réussit davantage dans ce qui exige des petits détails et de la délicatesse ; l'homme, dans ce qui exige du jugement, une

méditation assidue et long-temps continuée ; cependant elle joint quelquefois à une pénétration rapide, la sagesse des vues et la prudence des conseils.

« Les passions (1), dans tous les êtres animés, répondent aux moyens que la nature leur a donnés pour les satisfaire. Qu'on examine toutes les espèces d'animaux, on verra que chez eux le moral a du rapport au physique ; le courage et l'audace marchent avec la force : la timidité est le partage de la foiblesse. A quoi serviroit à la femme une audace (2) que son impuissance

---

(1) Roussel.

(2) Il est pour la femme une sorte de courage qui lui est propre, qui doit s'allier avec sa timidité et sa foiblesse, et jamais avec l'audace ; elle a ce courage qui la rend capable de souffrir avec une longue patience, et une fermeté bien supérieure au degré de celle où l'homme peut s'élever ; celui-ci tombe le plus souvent de fatigue et de désespoir près de l'obstacle qu'il n'a pu vaincre ; la femme s'y range avec tranquillité, sans se tourmenter d'efforts inutiles, et sur-tout sans se désespérer. C'est dans cette qualité si précieuse que l'homme vient puiser les consolations qu'il ne peut plus trouver en lui-même : que d'exemples de l'emploi de cette qualité bienfaisante, les femmes ne nous ont-elles pas donnés dans ces temps affreux de la révolution, dont le plus foible souvenir nous glace encore d'horreur ! avec quel incroyable mélange de douceur et de constante fermeté n'ont-elles pas souffert et appris aux

démentiroit à chaque instant ? La témérité sied mal, lorsqu'on a à peine la ſorce nécessaire pour se défendre ; aussi les passions douces sont-elles les plus familières à la femme, parce qu'elles sont plus analogues à sa constitution physique : l'*attendrissement*, la *compassion*, la *bienveillance* et l'*amour*, sont les sentimens qu'elle éprouve et qu'elle excite le plus souvent : chacun sent qu'une bouche faite pour sourire, que des yeux tendres et animés par la gaîté, que des bras plus jolis que redoutables, et un son de voix qui ne porte à l'ame que des impressions touchantes, ne sont pas faits pour s'allier avec les passions haineuses et violentes ». La femme n'est cependant pas exempte de colère : extrême

---

hommes à souffrir ? Tendres et fidelles compagnes, jamais elles ne les ont délaissés : par-tout, dans les fers et jusques sur les échafauds, elles ont appelé du ciel, et fait descendre dans leurs ames, avec le doux calme de la patience, la puissante résignation de la vertu. Il est des momens où son extrême sensibilité peut recevoir des impressions assez vives pour lui inspirer la plus étonnante témérité, et lui faire braver les plus effrayans périls. Que de mères, hélas ! n'a-t-on pas vu se précipiter à travers les flammes, les eaux, pour sauver leurs enfans ? Que d'amantes et d'épouses n'a-t-on pas vu encore se jeter audevant d'une mort certaine, pour en garantir les objets de leur amour ?

dans sa tendresse, elle est quelquefois terrible dans sa vengeance; il en existe même dont les passions sont si vives et si fougueuses, que la mobilité des traits est telle, qu'alors ils semblent se déplacer : ce regard, ce son de voix si doux quelques instans auparavant, se changent tout-à-coup, la physionomie se décompose, et les traits prodigieusement altérés, n'offrent plus que le hideux tableau des Furies, que les anciens poètes nous ont dépeint si énergiquement. Cette vivacité est le plus souvent due à sa grande sensibilité et à cette fierté que les hommages et les prévenances continuelles des hommes doivent nécessairement entretenir en elle.

L'homme et la femme font le complément l'un de l'autre, non-seulement dans la proportion respective des organes de la reproduction, mais encore dans les proportions résultantes des facultés et des dispositions qui font le bonheur de la société; et si on jette un coup-d'œil sur l'ensemble de la société, on pourra dire avec raison que la femme est le système nerveux de cette société, et que l'homme en est le système musculaire; que la femme remplit les rôles qui appartiennent à la supériorité de l'intelligence et aux affections de l'ame, et l'homme ceux qui appartiennent à la force. L'homme est donc nécessaire à la femme dans l'ordre social comme

dans celui de la nature, ainsi il ne doit pas abuser de sa force contre la femme, cet être dont il retire tant d'avantages dans les sensations délicieuses qu'il lui fait éprouver, dans cette manière douce d'apprécier le mouvement des passions et de les calmer en s'y prêtant, dans cet art d'apprivoiser les mœurs les plus sauvages, de tempérer la brusquerie naturelle de l'homme, de le ramener le plus souvent dans la voie de la douceur et de la paix : toutes ces considérations qu'on pourroit multiplier à l'infini, doivent faire sentir à l'homme combien la nature lui a imposé de devoirs envers un être foible, sensible (1), qui ne lui demande qu'un appui pour l'empêcher de succomber à sa foiblesse.

Outre les qualités générales qui établissent les rapports physiques et moraux de l'homme et de la femme, il existe des qualités particu-

---

(1) La sensibilité, la foiblesse, étoient nécessaires à la classe d'êtres qui étoit constituée dépositaire de l'espèce humaine. « Il falloit, dit Desèse, que la femme fût sensible, pour que les cris de l'enfant qui lui doit le jour pussent vivement émouvoir son cœur, la forcer à s'oublier elle-même pour ne s'occuper que de ses besoins ; il falloit qu'elle fût foible pour que la crainte des dangers l'attachât à ses foyers, et lui rendît moins pénible la vie sédentaire que nécessitent les soins de la maternité ». Desèse. Recherches sur la Sensibilité.

lières qui constituent le tempérament des individus.

La doctrine des tempéramens suivit la marche qu'imprima à la médecine chaque systême régnant : les livres d'*Hippocrate*, de *Celse*, de *Galien*, de *Sthaal*, de *Boherhaave*, de *Lorri*, de *Bordeu*, &c. l'attestent ; mais si les recherches de ces hommes si justement célèbres laissoient encore quelque chose à desirer, c'est qu'il existe dans les travaux de l'esprit humain, une marche progressive dont le temps seul et la philosophie peuvent amener le terme. Les découvertes des modernes dans la physique ont fait faire un pas de plus à la science, et l'observation en médecine a pris la place des hypothèses.

Le savant professeur Hallé a parfaitement senti le vide que laissoient après elles les diverses théories émises jusqu'alors sur les tempéramens; il en a donné une nouvelle doctrine fondée sur l'observation, il a écarté de cette matière toutes les vues erronées, et lui a donné des bases plus conformes à l'état de nos connoissances actuelles. Eclairé par le flambeau de l'anatomie, il a examiné l'ensemble des parties qui composent l'homme, et leur influence mutuelle; il s'est attaché à des systêmes entiers d'organes, pour saisir l'ensemble de l'organisation et en apprécier les modifications. Par systême de parties, il entend

la somme des organes destinés à exercer telle ou telle fonction générale.

L'influence plus ou moins grande de ces divers systêmes, le rapport entre les solides et les fluides, entre le systême sanguin et le systême lymphatique, entre le systême nerveux et le systême musculaire, forment la base de la nouvelle doctrine des tempéramens. Tous les détails de cette savante doctrine seroient ici hors de propos (1); mais comme l'objet qui va m'occuper est inséparable de la connoissance des tempéramens, j'ai cru devoir, avant de terminer cette introduction, présenter un apperçu des principaux tempéramens de la femme, depuis la puberté jusqu'à la cessation des règles, en suivant la méthode et la doctrine de Hallé.

L'esquisse rapide que j'ai tracée plus haut de l'organisation de la femme, me paroît suffire pour mener à la connoissance de son tempérament; comme elle s'écarte moins que l'homme de sa constitution primitive, les liquides excèdent la proportion des solides dans elle comme dans l'enfant; et la différence des tempéramens n'est pas si marquée chez elle que chez l'homme, ce qui provient sans doute, dit le docteur *Roussel*, « *de la nature et de l'uniformité de ses occupations*,

---

(1) Voyez la thèse du citoyen Husson.

qui laissent aux organes leur empreinte primitive, ou qui ne leur font subir qu'une dégradation à-peu-près égale ».

Le systême lymphatique formant dans la femme une masse de liquide plus considérable que le systême sanguin, son excès sur ce dernier donne le tempérament lymphatique : ce tempérament correspond au tempérament pituiteux des anciens.

La femme de ce tempérament a la peau blanche, les cheveux blonds ou châtains, le visage blême et quelquefois bouffi ; ses yeux bleus et grands devroient animer sa physionomie et lui donner de l'expression, mais ils sont éteints ; elle a beaucoup de gorge, le tissu cellulaire est abondant et peu consistant ; toutes les parties molles se ressentent de la foiblesse de l'organe cellulaire.

Le moral répond au physique ; la femme de ce tempérament est inactive, a la mémoire peu fidelle et l'imagination froide, elle est peu sensible à l'amour ; elle ne connoît pas les passions fortes, son caractère doux et paisible ne la rend point à charge à la société.

Il est difficile de rencontrer dans la femme le parfait équilibre des systêmes sanguin et lymphatique, cependant on observe, dans la société, des femmes qui semblent s'en rapprocher.

Ce tempérament, que l'on peut nommer lymphatico-sanguin (1), est celui de la belle jeunesse ; la femme qui en est douée réunit à l'élégance des formes l'éclat des couleurs dont brille son teint ; son œil est vif et séduisant, et toute sa physionomie est animée ; son embonpoint n'est pas celui de la femme lymphatique ; une peau blanche et polie relève ses belles formes, recouvre ses membres souples et agiles, et ne suit pas durement les enfoncemens des muscles.

Les dons de la santé et de la beauté, son penchant pour la société, dont elle fait le charme par son enjouement, son esprit facile, son goût pour les arts agréables, assurent à la femme de ce tempérament un empire absolu sur les cœurs.

Les rapports des systêmes lymphatique et sanguin donnent les tempéramens décrits ci-dessus ; mais un des attributs de la femme est la sensibilité ou la susceptibilité ; cette qualité est due à l'action du systême nerveux : ce systême coexiste donc chez elle avec les autres.

La susceptibilité n'est pas dans une égale proportion ; son degré de supériorité se manifeste plus ou moins dans telle ou telle femme, et cette

---

(1) Il correspond au tempérament sanguin des anciens. (Le professeur Hallé l'a établi pour l'homme).

prédominance fait distinguer en elle une espèce de tempérament.

Le systême nerveux est, par son influence sur notre organisation, dans des rapports constans avec le systême musculaire ; le premier reçoit l'impression, le second agit en raison de cette impression.

La prédominance du systême nerveux sur le systême musculaire donne le tempérament nerveux : celui-ci correspond au tempérament mélancolique des anciens.

Le haut degré de susceptibilité est un des caractères principaux qui distingue la femme de ce tempérament ; elle ne s'éloigne de sa constitution qu'autant qu'il y a en elle prédominance du systême nerveux sur les autres systêmes avec une action très-forte du premier, qui la dispose à ressentir vivement toutes les impressions. Ce tempérament est le plus souvent acquis, et il n'est point rare de l'observer dans les femmes qui habitent les grandes villes ; si, avec ces dispositions, des circonstances particulières qui tiennent à l'éducation ou à d'autres causes dont je ferai mention dans un autre moment, viennent à se développer, la susceptibilité nerveuse est portée à un tel degré d'exaltation, qu'on pourroit l'appeler, selon *Hallé*, tempérament spasmodique : cet excès de susceptibilité

renverse l'équilibre des mouvemens de l'économie de la femme; les affections douces qu'elle a reçues en partage ne sont plus celles de la femme de ce tempérament; elle ressent les impressions avec la plus vive énergie; le plus petit bruit qui vient frapper son oreille l'impatiente, le parfum d'une rose l'incommode, la douceur du caractère est remplacée par la bizarrerie et le caprice; exigeante à l'excès, elle est irascible, et sa colère approche de la fureur, si quelques obstacles viennent entraver ses volontés, &c. Enfin c'est dans cette classe de femmes que l'on observe le plus souvent les vapeurs, et en général les affections spasmodiques.

L'équilibre, ou l'état moyen des systêmes nerveux et musculaire, constitue un tempérament fort avantageux pour l'homme; la force n'est pas colossale, elle est modérée par une susceptibilité convenable, et la sensibilité ne connoît pas les écarts que j'ai fait observer dans la constitution nerveuse. Certaines femmes qui vivent à la campagne, qui sont habituées à de longues marches, qui supportent de grands travaux, modifient par ce régime leur constitution, et acquièrent par l'habitude un tempérament qui me paroît beaucoup se rapprocher de celui-ci.

Ici se bornent mes réflexions sur les tempéramens; de plus longs détails seroient superflus.

On peut consulter à ce sujet les ouvrages de *Lorri*, *Bordeu*, &c. Je passe aux considérations sur la grossesse.

CHAPITRE PREMIER.

ARTICLE PREMIER.

De la Grossesse en général.

L'ÉTAT où se trouve la femme qui porte dans son sein le fruit de la conception, pour le mettre au jour au bout d'environ neuf mois, s'appelle *grossesse*, *gestation*; cet état est donc limité, par l'instant de la conception qui le commence, et par celui de l'accouchement qui le termine.

Mon but n'est pas de traiter des causes ni de la fécondité ni de la stérilité des femmes; de passer en revue les ingénieux systêmes des *Leeuvenhœck*, des *Bonnet*, des *Buffon*, des *Spallanzani*, &c. sur la génération; de distinguer les différentes espèces de grossesses, et d'en déterminer les signes et la durée. Je borne mon examen à la grossesse utérine; je considère les phénomènes qui l'accompagnent, et quoique ces phénomènes ne se manifestent pas constamment chez toutes les femmes, et qu'on n'y rencontre pas toujours les mêmes circonstances pendant toute la durée de la gestation, je les présente néanmoins comme réunis dans

une seule grossesse ; je la divise en trois périodes : et chacun de ces phénomènes est classé d'après l'ordre de succession, selon lequel il arrive le plus communément, je n'en fais pas de descriptions particulières : je m'arrêterai aux causes qui les produisent, et je terminerai par quelques avis prophylactiques.

ARTICLE II.

De la Grossesse utérine.

Des changemens produits dans l'utérus après la conception.

LORSQUE la femme a conçu, les changemens les plus étonnans surviennent dans toutes les parties de son organisation ; les mouvemens de la nature sont dirigés vers la matrice ; et cet organe, en accumulant les forces vitales, devient le centre de nouvelles sensations. Pour nous convaincre de cette vérité, jetons un coup-d'œil sur l'opération qui en est le résultat, et examinons successivement les changemens que subit la matrice, dans sa structure, dans son volume, dans sa figure et dans sa situation. Le système nerveux de la matrice, agent de sa grande sensibilité, augmentée à l'époque de la conception, a la plus grande influence sur son système vascu-

laire ; ce dernier étant excité (1), se prépare à recevoir l'affluence des liqueurs déterminées vers lui; les artères et les veines flexueuses, serrées et très-petites, ressemblant, selon Haller, à de petites anguilles dans l'état de vacuité (2), se dilatent progressivement, et les angles de leur division deviennent beaucoup plus ouverts dans l'état de gestation; les sinus utérins subissent les mêmes changemens, et si cette dilatation ne s'observe pas, dit le professeur *Baudelocque*, « dans toutes les régions de » la matrice, où il y a des vaisseaux sensibles ; au » moins la remarque-t-on dans l'étendue qu'oc» cupe le placenta. Tous les accoucheurs savent » que plusieurs des sinus, dont il est parlé, devien» nent assez grands pour contenir le bout du petit » doigt, et les autres à-peu-près une moyenne » plume à écrire (3) ».

L'anatomiste n'est plus obligé de recourir à l'art des injections, ni à l'usage du microscope, pour apercevoir les vaisseaux lymphatiques de l'utérus

---

(1) Ubi fit stimulus, ibi fit etiam affluxus.

Hippocrate dit qu'au moment de la conception le sang se porte de toutes les parties du corps vers l'utérus. « Ubi enim mulier utero gerit, paulatim a toto corpore sanguis in uteros defertur, et in orbem id quod in utero est, circumsistens ipsum auget ». *Hippocr.* de morbis mulieri, lib. 1, caput 23.

(2) Traité de la Génération.

(3) Arts des Accouchemens, premier vol.

dans les derniers temps de la gestation; et s'il emploie le mercure en se servant du premier moyen, ses yeux découvrent une espèce de feuille argentée, qui le porte à croire que cet organe n'est composé que d'un amas de ces vaisseaux : selon *Cruishank*, le tronc des absorbans hypogastriques est aussi volumineux qu'une plume d'oie (1).

La membrane muqueuse subit aussi des changemens : on remarque qu'elle est injectée, et qu'elle devient spongieuse.

C'est durant la gestation que la nature musculaire de la matrice se prononce; avant ce temps, les fibres qui composent la tunique charnue de cet organe sont si pâles et si serrées, qu'il est impossible d'en reconnoître la nature ; mais le réseau vasculaire destiné à arroser ces fibres, recevant à cette époque une plus grande quantité de sang, elles deviennent plus molles, plus rougeâtres, et augmentent en étendue ; elles semblent suivre dans son développement la marche de la grossesse, le tissu cellulaire est lui-même pénétré, le relâchement qui en est l'effet favorise le développement successif de ces fibres, en sorte que celles du fond, et du corps, plus souples et plus pénétrables fournissent presque seules à l'extension avant le sixième mois, pendant que celles du col, plus rapprochées, sou-

(1) Anatomie des vaisseaux absorbans.

tiennent non-seulement les efforts des agens intérieurs qu'elles partagent avec les premières, mais encore l'effet de la réaction de celle-ci, sur les mêmes agens. On conçoit que cette action est très-essentielle à la conservation de l'enfant. Arrive enfin l'époque à laquelle elles sont destinées à un autre usage; pénétrées par le sang qui vient s'y verser, ces fibres se déployent si rapidement, qu'elles fournissent presque seules au développement pendant les deux derniers mois, jusqu'à ce que, devenues trop foibles, elles rendent les parois du globe utérin si minces en cet endroit, qu'elles n'ont souvent que l'épaisseur d'une double ou d'une triple feuille de papier.

Aucun anatomiste n'a encore reconnu la direction précise des fibres de la matrice; le microscope ne m'a laissé appercevoir qu'un tissu inextricable. *Vésale*, *Morgagni*, *Rœderer*, *Malpighi*, *Verheyen*, *Astruc*, *Ruischt*, *Veitbreck*, en ont donné des descriptions, presque toutes différentes les unes des autres. Haller avoue qu'il n'a pu l'observer; le professeur *Alphonse le Roi* a donné une description très-détaillée des divers plans musculeux de cet organe; on peut consulter à ce sujet son Traité de l'histoire naturelle de la grossesse, et son Mémoire sur les pertes de sang.

Quoi qu'il en soit de cette diversité d'opinions, on ne peut douter du grand rôle que jouent, et que

doivent jouer les fibres de l'utérus. On sait qu'elles jouissent de l'irritabilité (1) par excellence, et il semble, dit le professeur *Dubois*, que durant tout le temps de la gestation, cette propriété soit mise en jeu, et qu'elle prépare les fibres aux grandes fonctions qu'elles sont destinées à remplir : les accoucheurs savent combien cette influence rend le sort des femmes fâcheux, lorsque ces fibres péchent par excès, ou par défaut de ton (2). L'on a cru, pendant très-long-temps, que l'extension de la matrice ne pouvoit avoir lieu sans l'amincissement de ses parois. *Mauriceau* étoit encore de cette opinion depuis *Galien* (3) ; mais il étoit réservé à *Littre* de démontrer que ces parois conservoient leur épais-

---

(1) Appelé *mioticité* par le professeur *Chaussier*.

(2) *Inertie, convulsion*.

(3) Rursùs igitur in principio conceptus crassus, cum prope tempus pariendi accedit, magnus quidem, sed tenuis; crassitudo enim in longitudinem extensa absumitur; in reliquo vero intercedente tempore, pro ratione magnitudinis, crassitiem habet. (De uteri dissect. caput 8, *Galenus*.) Quod autem Mauriceau volebat videre, ut convinceretur de crassitie uteri gravidi, obtigit celeberrimo *Littre*, ut spectaret substantiam nempe uteri, octo circiter lineas crassam, in cadavere mulieris, quæ, octavo graviditatis mense, ex lapsu, subito perierat. (In apho. Van-Swiet. comm.) Vidit similem crassitiem uteri in muliere, quatuor horis post partum mortua *Mery*.

seur. Cette belle découverte, en faisant admirer l'ouvrage de la nature, ne permet plus de douter de ses ressources, et nous éclaire sur le mécanisme de l'accouchement.

Les changemens dans la structure de la matrice, conduisent à observer ceux qui arrivent dans son volume ; ils sont peu remarquables jusqu'à la fin du troisième mois. Pendant ce temps la matrice reste assez petite chez la plupart des femmes, pour être contenue dans la cavité du petit bassin ; ce n'est généralement qu'à l'époque du quatrième mois qu'on peut la sentir, en appliquant la main sur la région hypogastrique ; après le cinquième, son volume augmente avec rapidité ; elle repousse en haut et de côté la masse intestinale, et se trouve presqu'au niveau de l'ombilic ; vers la fin du sixième, elle le surpasse ; au septième, son fond entre dans la région épigastrique, et il en occupe une bonne partie au huitième ; souvent au neuvième la matrice descend, et son fond se trouve au-dessous.

La figure de la matrice change nécessairement pendant la grossesse, entre le quatrième et le cinquième mois ; sa figure ressemble beaucoup, selon *Hamilton*, à une bouteille de vin de Florence, tant soit peu applatie ; au neuvième, elle a une figure ovoïde bien déterminée, forme qui deviendroit enfin sphérique, si tous les points cédoient et que le développement continuât ; mais toutes ces

proportions ne sont pas toujours exactes; elles sont soumises à de grandes variétés. Il en est de même de sa situation, tant que la matrice est renfermée dans le bassin, elle tend à s'élever dans une direction verticale; mais aussi-tôt qu'elle a franchi le détroit supérieur, elle cesse d'être soutenue, et elle en prend pour ainsi dire une nouvelle à chaque instant; les parois abdominales empêchent sa grande inclinaison en avant; plus elles ont prêté, moins elles offrent de résistance; ainsi il n'est pas étonnant de rencontrer l'obliquité en avant chez les femmes qui ont eu plusieurs enfans, ou dont les parois ont été lésées, comme on peut s'en convaincre, par l'histoire de la femme dont parle *Sennert*. L'obliquité latérale droite est la plus fréquente après l'antérieure, la gauche est rare; quant à la postérieure, il est difficile de la concevoir.

Le col de la matrice n'éprouve pas seulement des changemens dans sa structure, mais on en remarque encore dans sa situation (1) et dans sa figure; jusqu'à la fin du troisième mois, il est concentré derrière le pubis; vers le quatrième, il commence à s'élever, et il se porte en arrière; auparavant il est dur comme dans l'état naturel; mais à cette épo-

---

(1) *Rœderer* assure que l'orifice du col descend vers la vulve quelques jours après la conception, mais *Baudelocque* dit le contraire.

que il s'amollit, et devient plus épais; vers le septième, sa figure ordinairement conique s'efface, ses lèvres augmentent d'épaisseur, et commencent à se confondre avec ses parois; l'orifice est alors si élevé, qu'on le touche difficilement, il est incliné tantôt à gauche, tantôt à droite; mais assez ordinairement, il est parallèle à l'axe du bassin; à la fin du huitième, il est presque toujours effacé; dans les derniers temps enfin il achève de se développer, et l'on peut reconnoître la position de l'enfant chez la plupart des femmes.

Tous les phénomènes énoncés ci-dessus, font appercevoir que la nature prévoyante a établi son atelier dans l'organe utérin à l'époque de la conception, pour y travailler jusqu'à la fin de la gestation, et que si elle lui prodigue des forces nouvelles, c'est afin de favoriser le développement de l'être qui vient s'y établir, et veiller à sa conservation. Ce seroit ici le lieu d'exposer l'histoire du fœtus, mais un sujet aussi vaste ne peut entrer dans mon plan (1). Je me contente de présenter les principaux rapports qu'il a avec la mère.

Après la conception, il se manifeste sur un ou plusieurs points de la membrane interne de l'utérus, un commencement de végétation vasculaire (2);

---

(1) Consultez le Traité de la Génération, par *Haller.*

(2) *Idem.*

leurs points doivent correspondre à des petits filamens implantés dans un corps ovoïde formé de trois membranes, dans l'intérieur duquel on remarque une liqueur claire, transparente, albumineuse, où les rudimens du fœtus sont contenus. La membrane extérieure n'est qu'un tissu lanugineux, hérissé de ces filamens, c'est le tomentum d'*Arœtée*, décrit par *Fallope* et *Albinus*, aujourd'hui elle porte le nom de *Hunter*, parce qu'en effet il est le seul qui en ait donné une description exacte, il l'a nommée *caduque*, *decidua*. Selon Baudelocque, on ne l'apperçoit que dans les premiers mois de la grossesse, encore n'est-elle qu'une lame du chorion (1). De la portion la plus épaisse de ce tissu lanugineux s'élève un nouveau corps, que l'on nomme placenta; il adhère, comme je l'ai dit, par des filamens à cette espèce de végétation de la membrane interne de la matrice; ses adhérences augmentent avec la grossesse; le placenta s'accroît, et sert de moyen d'union entre la mère et l'enfant; non par une communication immédiate, mais par des sinus contigus à ceux de la matrice. Ce n'est pas, dit le professeur *Chaussier*, une masse inerte; le placenta paroît doué d'une action particulière, et d'une circulation qui lui est propre, il assimile à la substance de l'enfant

---

(1) Le professeur *Dubois* la regarde comme n'étant que l'épiderme qui s'exfolie.

les sucs trop animalisés de la mère; il rapporte à cette dernière ceux qui n'ont pu être employés, ou qui ont déposé dans l'embryon les parties qui pouvoient servir à son développement.

Les membranes qui environnent le fœtus se nomment chorion et amnios; la plus épaisse est le *chorion*, il se continue extérieurement avec le placenta, et il est contigu à la matrice dans le reste de son étendue, par l'interposition d'une espèce de duvet, que l'on apperçoit facilement lorsqu'on l'agite dans l'eau; cette membrane répond de même à la membrane amnios; cette dernière contient les eaux, dans lesquelles nage l'enfant, qui, semblable à un fruit soutenu par son pédoncule, y exerce des mouvemens.

L'accroissement du fœtus se fait lentement dans les premiers mois; son peu de volume, relativement à la quantité d'eau qui l'entoure et à la capacité de la matrice dans les premiers temps de la grossesse, semble annoncer, dit *Baudelocque*, qu'il n'a pas de situation fixe, et qu'il présente tantôt une région de sa surface et tantôt une autre; mais lorsqu'il est devenu assez grand pour occuper presque toute la cavité dans laquelle il est contenu, il est plié comme un ovale, de manière à occuper le plus petit espace possible.

ARTICLE III.

Exposé de quelques autres phénomènes qui se passent dans l'utérus ou dans ses environs après la conception.

Les signes de la conception sont encore couverts d'un voile épais qui les rend fort équivoques ; le médecin instruit et prudent ne peut satisfaire l'esprit d'inquiétude ou de curiosité de certaines femmes qui les porte à interroger la nature long-temps avant qu'elle daigne parler.

La sensation voluptueuse ou douloureuse, le long des trompes de Fallope, une douleur qui s'étend dans les aines, dans les lombes, qui se propage jusqu'à l'ombilic, une grande sensibilité de l'abdomen, au point que quelques femmes ne peuvent supporter le poids de leur couverture, l'applatissement du ventre (1) ; les changemens dans l'urine (2), la sensa-

---

(1) Ce qui a fait passer en proverbe, qu'*en ventre plat, enfant y a.*

(2) Hoc tamen nonnulli pro certo conceptionis signo habent, si urina fæminæ in vitro bene clauso per triduum servetur (addunt quidam ad radios solis) et postea per linteolum rarum coletur, apparere vermiculos quosdam instar pediculorum, si mulier sit gravida. (*Sennert*, lib. IV, de signis conceptionis.)

tion douloureuse de l'abdomen, après avoir bu (1), comme l'avoit déjà remarqué *Hippocrate*, sont des signes incertains, malgré les autorités dont on pourroit s'appuyer.

La première circonstance qui rend probable la grossesse, c'est la suppression de l'évacuation menstruelle ; on ne peut cependant pas trop se fier à ce signe, souvent cette suppression vient d'une exposition accidentelle au froid, ou d'un changement produit dans l'économie de la femme, par l'état du mariage, &c. ; d'ailleurs si l'on s'en rapporte aux voyageurs, on sait que les Groënlandaises, les femmes du Brésil n'ont pas de règles, et il arrive quelquefois que la conception devance les signes de la puberté ; il y a beaucoup de femmes qui sont devenues mères, avant d'avoir eu la moindre marque de l'écoulement périodique. *Fabrice de Hilden* parle d'une femme de quarante ans, qui ne fut jamais réglée ni avant ni après son mariage, et qui cependant eut sept enfans, qui jouirent de la meilleure santé. *Rondelet* fait l'histoire d'une femme qui accoucha douze fois, et *Joubert* celle d'une autre qui eut dix-huit

---

(1) Si velis noscere an conceperit mulier, dormituræ aquam mulsam potui dato : et si ventris tormina patiatur, concepit, sin minùs non concepit.

enfans, sans que ces femmes eussent jamais été réglées (1).

La présence du flux menstruel n'est pas non plus un signe que la grossesse n'existe point; il peut être fourni par les vaisseaux du col de l'utérus ou par ceux du vagin, et en imposer. On peut consulter à ce sujet ce que raconte *Mauriceau* d'une femme qui fut pendue à Paris, après avoir été jugée ne pas être grosse, parce qu'elle étoit réglée, et dont l'ouverture cadavérique justifia l'état de gestation : on peut aussi voir les *Ephémérides* des curieux de la nature (2), dans lesquels on lit, qu'une femme n'étoit réglée que pendant sa grossesse; ainsi que le Traité d'accouchement de la Motte, dans lequel on trouve des faits semblables.

Un des signes de la conception qui fut indiqué par le père de la médecine, est le resserrement de l'orifice du col de l'utérus après l'imprégnation (3); mais ce signe n'est pas plus certain, m'ont dit les praticiens *Baudelocque* et *Dubois*, que celui du ramollissement sensible du col, qui, suivant *Chambon*, arrive après la conception; ce dernier au-

---

(1) Ephémérides d'Allemagne, années 1675 et 1766.

(2) Vol. x, pag. 90.

(3) Quæ utero gerunt, iis os uteri comprimitur. *Hipp.* aph. sec. 1. liber. 5.

teur paroît être le seul qui, par le moyen d'une curette, soit parvenu à reconnoître la nature de l'humeur, qui selon lui abreuve le col de l'utérus, et à juger par-là si une femme est grosse. Il est encore d'autres signes (1) que l'on trouve décrits dans plusieurs ouvrages, mais je me dispense de les rapporter ; aujourd'hui on s'épargne les tourmens d'une impatience inutile, puisqu'elle ne sauroit en accélérer ni en retarder l'objet ; les médecins mieux instruits ont reconnu l'abus de ces pronostics, et ils ont banni de leurs écrits toutes ces futilités : elles ne sont cependant pas anéanties ; le charlatanisme s'en sert encore tous les jours, et amuse par-là les femmes crédules qui le consultent :

---

(1) On sait que les anciens portoient très-loin leur pronostic ; que plusieurs annonçoient avec confiance que telle femme étoit grosse d'un enfant mâle, si en se levant pour marcher elle avançoit le pied droit le premier ; si en s'appuyant sur le bras d'un fauteuil c'étoit sur la main droite qu'elle se reposoit ; si elle avoit le sein droit plus gros et plus ferme que le gauche ; si les veines de la main droite étoient plus grosses et plus pleines que celles de la main gauche : les derniers signes d'après lesquels on annonçoit l'existence d'un mâle, étoient même des conséquences d'un aphorisme d'*Hippocrate*, qui porte que les mâles sont placés dans le côté droit de la matrice, et les femelles dans le côté gauche (*mares dextra uteri parte, fœminæ sinistrâ gestantur*), ce qui suffisoit alors pour leur donner du poids.

c'est donc du temps seul qu'il faut attendre cette connoissance de séméïotique ; trois ou quatre mois de patience suffisent pour avoir des signes plus certains ; ces signes sont les mouvemens de l'enfant, le changement de volume de l'utérus, et le ballottement ; la connoissance de ces deux derniers s'acquiert par le toucher.

ARTICLE IV.

Enumération des phénomènes du système général, et des accidens de la première période de la grossesse.

Un frissonnement universel ou partiel, une grande agitation (1), des convulsions (2), des syncopes, le chatouillement souvent douloureux des mamelles (3), une altération dans les traits du

---

(1) Liquido autem constat harum rerum peritis, quod mulier, ubi concepit, statim inhorrescit et incalescit, ac dentibus stridet, et articulum, reliquumque corpus, convulsio prehendit, et uterum torpor, idque iis, quæ puræ sunt, accidit. *Hippocrat.* de carnibus, caput 8.

(2) Observation dans le Traité de maladies des Femmes, par *Hamilton.*

(3) *Dionis* prétend que la douleur des mamelles est un accident inséparable de la grossesse : cela n'est pas toujours vrai.

visage, une espèce de cercle bleuâtre à la circonférence des paupières (1), l'alongement apparent du nez, la plus grande ouverture de la bouche, une sorte de décomposition dans toute la figure qu'il est difficile de décrire, mais que les femmes connoissent bien; les envies (2), le pica (3), le pthia-

---

(1) Prægnantem mulierem, si non alio, hocce cognosces, oculi ei contracti, et magis cavi cernuntur, et oculorum candidum albedinis naturam non habet, sed lividius apparet. (*Hippocrat.* de morbis mulier.)

(2) Histoire de la femme d'*Amberger*, à laquelle il prit fantaisie de jeter à la figure de son mari plusieurs douzaines d'œufs. (*Camerarius.*)

Baudelocque raconte qu'une femme nouvellement enceinte eut envie, sur la place publique, d'un poisson vivant, auquel elle mordit, au grand étonnement des spectateurs. Il dit aussi qu'une dame ne vécut que de marc de café durant sa grossesse.

(3) *Sennert* rapporte avoir vu des femmes nouvellement grosses, manger du charbon, des arêtes, des cendres et des animaux vivans.

Nicolas Florentin connut une femme qui, au commencement d'une grossesse, mangea environ vingt livres de poivre.

Platerus (in *appetitu depravat.* pag. 239) a observé qu'une femme mangea plusieurs livres de gingembre avec le plus grand plaisir, sans éprouver aucune ardeur au gosier ni à l'estomac.

Le professeur *Dubois* dit qu'il a vu une femme nouvellement enceinte, manger la pipe de son mari, après l'avoir

lisme, l'odontalgie, la céphalalgie, les vertiges, l'extrême susceptibilité, l'insomnie, les nausées, le vomissement (1), la cardialgie (2), l'excès d'appétit (3), les coliques, la diarrhée, quelquefois l'histérie (4), la perte de mémoire (5), la manie (6), l'épilepsie (7), l'imagination frap-

---

réduite en poudre; et une autre, manger des couleurs propres à la peinture.

Voyez les Maladies des Femmes de *Petit*, le Traité d'Accouchement de *Deleurye*.

(1) Histoire d'un vomissement, qui prit aussi-tôt après l'imprégnation, et qui dura jusqu'au quatrième mois. (*Mauriceau.*)

(2) Histoire d'une cardialgie rapportée par *Sthaal.* On lit dans les Transactions Philosophiques, année 1667, qu'une femme refusoit, au commencement de sa grossesse, tous les alimens, s'introduisoit le canon d'un soufflet dans la bouche, faisoit elle-même jouer le soufflet, et avaloit à longs traits et avec délices l'air qui en sortoit.

(3) *Chambon* raconte qu'une femme très-irritable, nouvellement enceinte, étoit réveillée pendant la nuit par la nécessité de prendre des alimens, quoiqu'elle eût beaucoup mangé pendant le jour.

(4) *Pomme* cite l'observation d'une femme qui fut attaquée d'hystérie le second mois de sa grossesse.

(5) Histoire singulière d'une femme qui, au commencement d'une grossesse, perdit la mémoire. *Transactions Philosophiques*, obs. 28, année 1673.

(6) Hofmann fait mention d'une femme qui fut maniaque pendant les premiers mois de sa grossesse, pour avoir été

pée (8), sont les phénomènes et accidens que les auteurs assignent comme propres à la première période de la grossesse : cette période se termine au quatrième mois, époque à laquelle ces accidens se calment et cessent, quoiqu'ils persistent quelquefois pendant tout le temps de la gestation.

ARTICLE V.

Recherches sur les causes des accidens de la première période de la grossesse.

L'OBSERVATION en médecine est un guide trop fidèle pour m'écarter du chemin qu'elle trace :

---

contrariée par son frère. (De delirio maniaco, pag. 265, obs. IV.)

(7) On trouve, dans les Mémoires des Curieux de la Nature, l'exemple d'une femme de Ferrare, chez laquelle l'épilepsie étoit un signe certain de grossesse; elle en avoit régulièrement deux accès par mois, pendant que cet état duroit, et jamais en d'autres temps.

(8) Le professeur *Sue* rapporte, d'après *Henri Curs*, qu'une femme s'étant figuré qu'elle devoit mourir dans sa grossesse, fit son testament vers le huitième mois, et fut trouvée morte dans son lit quelque temps après. Son imagination avoit été vivement frappée par un diseur de bonne-aventure, qui lui avoit conseillé de ne pas avoir cinq enfans, parce qu'elle devoit périr dans sa cinquième grossesse.

les faits préférables aux hypothèses les plus brillantes, me serviroient seuls pour rechercher les causes de la plupart des accidens énumérés dans l'article précédent.

La grossessse étant un état naturel, comme je l'ai dit plus haut, elle ne peut produire par elle-même les accidens qui l'accompagnent, il faut donc en rechercher ailleurs les causes. Afin de parvenir à cette connoissance, je crois qu'il est essentiel d'esquisser rapidement le tableau de la conduite des femmes de la campagne et de celles des villes, pour faire ressortir les différences qui existent dans l'état de gestation des unes et des autres.

Presque toutes les filles de la campagne jouissent de l'avantage d'être nourries par des mères qui mènent une vie conforme au vœu de la nature. A peine sorties de la première enfance, déjà on les plie sous le joug du travail, la frugalité préside à tous leurs repas; leur éducation, dégagée de précautions trop minutieuses, les familiarise insensiblement avec les diverses intempéries des saisons; chaque jour les voit croître et augmenter en force; elles passent sans orage, comme pour l'ordinaire sans danger, l'époque de la puberté, si souvent funeste aux filles des grandes villes; le système musculaire qui n'est point affoibli par la trop grande exaltation du système

nerveux, acquérant bientôt tout son développement, elles peuvent devenir mères et en remplir tous les devoirs sans éprouver les incommodités de la grossesse ; souvent même elles accouchent au milieu des champs qu'elles arrosent de sueur, et rapportent elles-mêmes leurs enfans dans leurs bras (1).

---

(1) Instanti cum plena tument quoque viscera partu,
Æquat humum rastris, segetem nascentibus herbis,
Liberat, in longos religat sarmenta maniplos,
Et duri patiens ita ruris, amansque laborum est,
Inter ut agrestes operas enixa, marito
Progeniem referat, quam non peperisse, sed agris
Invenisse putes. (*Van-Swiet. aphor.* 468.)

Ce n'est pas exclusivement dans nos campagnes que l'on trouve de semblables exemples ; les femmes des villes auxquelles leur condition impose la nécessité du travail, sont le plus souvent exemptes des incommodités de la grossesse, et trouvent dans la nature un puissant soutient qui les aide, pour l'ordinaire, à se passer d'un accoucheur. Dans un siècle différent du nôtre, où l'on se conformoit davantage aux loix de la nature, l'on étoit moins embarrassé sur les précautions à prendre pour éviter les accidens de la grossesse, parce que, sans doute, on les connoissoit moins, ou que l'on apprécioit davantage l'importance de l'exercice. *Cayet*, sous-précepteur de *Henri IV*, rapporte que *Jeanne d'Albret* étant enceinte de ce prince, et dans le neuvième mois de sa grossesse, partit de Compiègne, traversa toute la France jusqu'aux Pyrénées, et arriva en quinze jours à Pau en Béarn, pour y faire ses couches, dans la maison de son

Actuellement je me transporte dans les villes ; et j'y vois que la plupart des filles dont les parens sont favorisés de la fortune, sont remises, après leur naissance, entre des mains mercenaires, sucent un lait étranger, et ne reçoivent de soins que ceux achetés au prix de l'or : rendues à leur famille, on augmente et on nourrit leur foiblesse ; on espère les soustraire aux loix de la nature, en écartant d'elles ses atteintes pénibles ; mais bientôt la frêle et délicate constitution de ces filles devient le jouet des saisons, et chacune de leurs révolutions est déjà pour elles une source féconde d'infirmités. Sensibles à tout, elles indiquent à chaque instant le trait qui les blesse : leur corps est à peine ébauché, que le système nerveux est parfait, et qu'elles jouissent d'une imagination active. Chez elles, l'âge où la nature prépare tous les matériaux nécessaires pour la reproduction de l'espèce, est le plus souvent devancé et accompagné d'orages. Entrées dans le monde, ces femmes ne tardent pas à devenir esclaves des

---

père. La reine de Pologne, épouse de *Jean Sobieski*, suivoit son mari dans tous ses voyages, lors même qu'elle étoit grosse; aucune femme, dans cette situation, ne s'écoutoit moins qu'elle : elle voyageoit aussi hardiment qu'une bourgeoise de Varsovie, et ces deux princesses ne se ressentoient presque pas de la gestation.

plaisirs, elles leur sacrifient les heures du repos, et ne goûtent les douceurs du sommeil, que lorsqu'elles sont excédées de fatigue; un appétit, le plus souvent factice, les engage à recourir aux alimens du plus haut goût, desquels il résulte des digestions pénibles; les spectacles, qui caressent le plus les passions, sont ceux auxquels elles donnent la préférence; le jeu est pour elles un dieu auquel elles sacrifient; enfin le plus souvent elles affrontent les intempéries des saisons, en se couvrant d'une simple gaze. Arrive l'instant de la conception; trop peu pénétrées des nouveaux devoirs que la nature leur impose, ces femmes négligent de partager le temps de la gestation entre un repos et un exercice modérés, et une vie frugale; quelques-unes même s'oublient, jusqu'à se jeter dans tous les excès des plaisirs les moins convenables à leur nouvel état, et trouvent ainsi le secret de métamorphoser un état très-naturel en une occasion évidente d'accidens graves et de circonstances critiques.

Ce parallèle conduit à la connoissance des causes des accidens qui accompagnent la grossesse. Afin de mettre un certain ordre dans leur classification, je les divise en causes éloignées et en causes prochaines. Je distingue les causes éloignées en causes physiques et en causes morales.

Causes éloignées physiques.

Les causes éloignées physiques sont constitutionnelles et occasionnelles.

Les premières dépendent d'une organisation foible, d'un accroissement trop prompt, d'un tempérament nerveux, lymphatique, d'une conception prématurée, d'une éducation molle.

Les secondes comprennent les influences atmosphériques, parmi lesquelles on compte les variations dans la pesanteur de l'air, les disproportions dans sa composition, les altérations qu'il éprouve de la part des végétaux, des minéraux, des animaux ; ainsi un air trop pesant, un air à une trop haute ou trop basse température, chargé d'humidite, une trop grande quantité d'oxigène ou d'azote, le mélange de l'air atmosphérique avec le gaz acide carbonique, les gaz hydrogène, carboné, sulfuré, les émanations de certaines fleurs, telles que le jasmin, la tubéreuse, &c. les parfums, les odeurs, certaines dissolutions métalliques, l'action trop forte de la lumière, de l'électrique, les météores, les vicissitudes des saisons, la nature des vêtemens, leur plus ou moins grande propriété conductrice ou conservatrice du calorique, relativement à la susceptibilité, à l'habitude, aux saisons, leur effet sur le corps, la nature des lits, leur position, leur rapport avec l'atmosphère,

l'application de certains cosmétiques, le bain trop froid ou trop chaud, les alimens de haut goût, les épices, les liqueurs spiritueuses, l'usage immodéré du café, du thé, les abus dans le régime, les veilles, le sommeil prolongé, l'abus des plaisirs de Vénus, le défaut d'exercice, les évacuations supprimées, l'abus des saignées, des purgatifs, des exutoires, &c.

Causes morales.

Les causes morales sont aussi constitutionnelles et occasionnelles.

Tout ce qui peut mettre en jeu la susceptibilité nerveuse, ou plutôt l'exalter et activer l'imagination, comme la lecture de certains romans, l'étude passionnée de la musique, des sciences qui exigent une trop forte contention d'esprit, quelques spectacles, sont les attributs des premières. Les passions sont du ressort des secondes; ainsi l'amour, la jalousie, la haine, l'envie, la colère, le désespoir, la crainte, &c. peuvent être considérés comme causes morales occasionnelles.

Causes prochaines.

L'interruption de l'écoulement périodique étant ordinairement une suite de la grossesse, la pléthore sanguine en est, selon plusieurs auteurs,

un effet nécessaire, et devient la seule et unique cause des phénomènes de la première période de cet état : d'après l'opinion que ces auteurs se sont formée de cette évacuation, ils admettent tantôt le reflux du sang utérin dans la masse générale ; tantôt l'action d'un ferment dans ce sang ; tantôt ils font monter de la matrice vers le reste du systême, une fumée, une vapeur malfaisante ; c'est ainsi que *Fernel*, *Sennert*, *Mercatus*, *Rœderic à Castro*, *Joseph Vérandé*, d'après l'opinion de *Galien*, prétendent que dans les femmes enceintes, le dégoût vient de la partie excrémentitielle du sang menstruel regorgeant dans l'utérus, et de laquelle les vapeurs lèsent l'orifice de l'estomac dont la coction se trouve dérangée : c'est ainsi qu'ils regardent les palpitations du cœur des femmes enceintes, comme étant dues à une substance flatueuse qui monte par les artères et par les veines jusqu'au cœur : c'est ainsi que *Primerose*, *Jean Marinello de Formie* attribuent les douleurs de tête de ces mêmes femmes, aux vapeurs âcres des humeurs vicieuses retenues par la suppression des mois, portées vers cette région : d'autres auteurs plus modernes, d'après la fausse application des loix de la mécanique à la circulation du sang, voient par-tout épaississement de ce fluide, frottement de ses molécules, et trouvent dans cette théorie la solution de ces phénomènes.

Le sang ne fut pas la seule liqueur à laquelle on fit jouer tant de rôles, on eut recours à la lymphe. La lymphe laiteuse de la matrice, qui ne coule plus dans cet organe conjointement avec le sang dans le temps des règles, doit, selon *Astruc*, regorger dans les vaisseaux, se mêler avec la lymphe laiteuse des mamelles, la salive, la lymphe stomacale, la lymphe pancréatique, la lymphe intestinale, et produire par ce mélange les douleurs des seins, des dents, le gonflement des gencives, les dégoûts, les vomissemens, la diarrhée, &c. On rencontre encore dans plusieurs écrits modernes, entr'autres dans les nombreux ouvrages de *Chambon*, quelques vues qui viennent surcharger la doctrine des mécaniciens.

C'est ainsi que ces auteurs, d'après *Boerhaave*, se laissèrent entraîner par l'ascendant d'un systême ingénieux, et réduisirent ces phénomènes à l'obéissance passive, aux loix de la mécanique; mais ces loix étant modifiées par la vie, cette théorie n'est pas plus satisfaisante que celle des anciens, puisqu'elle n'est fondée que sur des hypothèses.

Je vais donc conserver ma méthode, comme la seule qui puisse conduire à la vérité.

Il est démontré par l'observation que, parmi les phénomènes que présentent les premiers temps de la grossesse, il en est quelques-uns dépendans de

la pléthore, mais il en est d'autres que l'on ne doit point attribuer à cette cause, soit par leur nature, soit par les circonstances qui l'accompagnent.

La pléthore a ses signes distinctifs; mais ces signes peuvent-ils être la pâleur générale, la décomposition de la physionomie, l'enfoncement des yeux, la couleur livide des paupières ? Fera-t-on dépendre de la pléthore les dégoûts qu'éprouvent ces femmes à la vue de certains alimens qu'elles mangeoient auparavant avec plaisir; ces appétits bizarres pour des substances que dans un autre temps elles eussent certainement repoussées avec horreur; enfin la plupart des accidens éprouvés par ces femmes, qui ont fait le sujet des observations rapportées plus haut ? On pourra m'objecter que ces faits ne sont pas plus explicables par une autre théorie, j'en tombe d'accord; mais il me suffit de faire observer qu'ils ne sont pas des signes de pléthore. Le fœtus, disent plusieurs auteurs, ne peut recevoir, dans les premiers momens de son développement, la grande quantité de sang fourni par la menstruation : on doit donc conclure qu'il y a reflux dans tout le système. J'ai rapporté plusieurs observations de femmes réglées pendant leur grossesse; d'autres ne connurent cette évacuation qu'après une première couche; il est enfin des femmes chez lesquelles la quantité de sang rendu chaque mois par la matrice est à peine sen-

sible, et la plupart de ces femmes éprouvent des accidens. Une autre vérité d'observation, c'est que le temps le plus favorable à l'imprégnation est celui des premiers jours, qui succèdent à l'écoulement périodique : on ne peut guère à cette époque soupçonner des signes de pléthore, et cependant quantité de femmes sont en proie aux incommodités de la grossesse, aussitôt après la conception. Témoin cette femme dont parle *Mauriceau*, à laquelle il prit, aussitôt après l'imprégnation, un vomissement qui dura pendant les quatre premiers mois de la grossesse : témoin ce que rapporte *Van-Swieten* d'une jeune personne qui eut des dégoûts, des nausées, des vomissemens le lendemain même de ses nôces (1). Tous ces faits me décident pour l'opinion de *Van-Swieten* et je conclus avec lui que la pléthore n'est pas la seule cause prochaine des phénomènes de la première période de la grossesse, puisqu'ils peuvent avoir lieu sans qu'elle existe encore (2).

---

(1) Probe memini, formosam virginem, vejeto nuptam juveni, sequenti post nuptias die vomuisse, nauseasse, et postea insolita quædam appetiisse. Indignabatur omnino, dum festivo in convivio ab omnibus salutaretur gravida. Post novem menses, exacto computo ab solutos, sanum, robustum, infantem peperit. (*Van-Swieten*, *aphor.* tom. 4, pag. 44.)

(2) Certe et in his casibus, qui rari non sunt, plethora

Il faut donc chercher ailleurs les causes d'une multitude de phénomènes qui présentent tant de variétés dans leurs symptômes.

L'utérus reçoit de la part des nerfs grands sympathiques, des plexus rénaux, mésentériques inférieurs, hypogastriques, des paires lombaires et des paires sacrées, une quantité de filets nerveux, qui n'échappent pas à la vue de l'anatomiste observateur : cette structure le fait jouir d'une grande sensibilité ; la vitalité dont il est pourvu à certaines époques, laisse entrevoir l'étendue de son domaine, et son influence sur le reste de l'économie de la femme.

Cette influence a été si bien reconnue dans tous les temps par les philosophes et les médecins, qu'elle a donné lieu aux opinions les plus hasardées. *Platon*, *Arœtée*, l'ont comparé à un animal renfermé dans un autre animal, dont il troubloit les fonctions ; d'autres ont distingué les intempéries qu'il étoit susceptible de contracter et de communiquer au systême général. *Vanhelmont*, dans la description qu'il fait de cet organe, parle beaucoup de son influence sur la manière d'être des femmes; il prétend que l'utérus rend la femme ce qu'elle

---

non potest dici causa horum symptomatum, cum nondum adsit. (*Van-Swieten, apho.* tom. 4, pag. 410.)

est (1), et qu'il a ses goûts, ses caprices, ses fureurs (2).

Bordeu, en écartant de toutes ces vues les idées hypothétiques, a profité des lumières que lui ont fournies les anciens, et a éclairé ceux qui l'ont suivi, sur la nature des fonctions de l'utérus. Il est évident, dit cet auteur, qu'il a une action particulière, et qu'il jouit d'une grande sensibilité. Ne pourroit-on pas, dit le professeur Pinel, en établissant comme une sorte de triumvirat de la vie, le cœur, le cerveau et l'estomac, ajouter un quatrième centre, d'où partent aussi le sentiment et le mouvement; et ce centre ne réside-t-il pas dans les organes de la reproduction? En effet, l'observation a déjà démontré l'étendue de l'empire de l'utérus à l'âge de la puberté, son travail dans l'état de gestation; on sait avec quelle énergie il réagit sur la région de la poitrine (3), et combien

(1) Propter solum uterum, est mulier id quod est.

(2) Monarchiâ singulari potitur uterus, nec aliquando corpori obedit, cui tum leges præscribit; præter sensationes odoratus, gustus et tactus singulares pollet et quodam brutali intellectu, undè furit, fremitque, si cuncta suis non responderint arbitriis. Partes quas eminus arripit, vel aspicit, crampo stringit et strangulat, non aliàs quam furore in illas concitatus. (*Vanhelmont*..... ignota actio regiminis.)

(3) De toutes les parties qui sont du département de la matrice, les mamelles sont celles qui paroissent dépendre le plus de ce viscère; elles se gonflent et elles agissent lors-

le systême entier des affections physiques et morales paroît être modifié par sa perpétuelle influence. Les nombreux exemples qu'offre tous les jours l'état pathologique de cet organe, viennent consolider cette opinion.

Les praticiens un peu exercés reconnoissent avec *Hippocrate*, *Arætée*, *Démocrite*, &c. que presque toutes les maladies des femmes dérivent de cette source, ou en reçoivent des modifications (1).

---

que la matrice agit; enfin lorsque les mamelles sont irritées, la matrice s'en ressent tout de suite. (*Bordeu.*) L'observation suivante confirme la grande symphatie des mamelles avec l'utérus.

Le docteur *Louis Valentin* m'a raconté qu'il fut appelé en 1787 par madame de *G.....* à Nancy, enceinte d'environ six mois, affectée d'un gonflement inflammatoire à un sein, dont les douleurs très-aiguës portèrent symphatiquement leurs influences sur l'utérus à un tel point qu'elle se persuada que ces douleurs étoient celles de l'enfantement, et qu'elle alloit faire une fausse couche; mais ne trouvant pas les dispositions nécessaires, il assura que tout ce qui se passoi paroissoit n'être que l'effet spasmodique de la grande connexion établie entre les mamelles et l'utérus; qu'en calmant la douleur du sein enflammé, et qu'aussi-tôt que l'abcès y seroit formé, toutes les fausses douleurs utérines cesseroient, ce que l'événement justifia : cette dame accoucha à terme fort heureusement, mais eut encore cinq ou six abcès aux seins, tant avant qu'après l'accouchement, qui fut confié au même observateur.

(1) Morborum omnium qui muliebres vocantur uteri in

Cet ascendant singulier de l'utérus qui, centre des mouvemens et d'activité semble subjuguer toutes les autres fonctions, peut être conséquemment regardé comme la corde sensible de tout le système de la femme.

Mais quels sont les moyens dont la nature se sert pour établir et conserver tant de rapports? a-t-on des notions très-claires sur cet objet? peut-on enfin en donner une théorie satisfaisante. A mesure que l'on observe avec plus de soin, l'esprit humain se lasse de l'erreur, et se repose enfin du mouvement rapide qui l'avoit si long-temps entraîné vers elle; ainsi pour ne pas fatiguer l'attention du lecteur, je me dispense de rapporter toutes les hypothèses qui ont donné lieu aux théories émises sur ce sujet, et je me contente d'admettre, avec le Divin vieillard, une étroite liaison entre l'utérus et les autres organes. Cette correspondance établit les sympathies, et de leur harmonie dépend la santé.

Mais ce concours harmonique est troublé au moment de la conception; l'utérus stimulé appelle

---

causâ sint. (*Hippoc. de locis in homine.*) Uterum mulieribus sexcentarum ærumnarum causam existere. *Lettre de Démocrite à Hippocrate.* Uterum etsi conceptui, et partui destinetur, esse tamen asylum omnium morborum, nam ab eo ferme omnes mulierum morbi promanant, aut saltem labem quandam iis admiscet. *Arœtée de Cappadoce.*

les forces vers lui, la nature lui obéit, et cet organe devient très-actif pendant toute la gestation: dès que la femme a conçu, il s'opère évidemment une révolution dans son systême nerveux, et dans son systême lymphatique, les sucs de ce dernier abreuvent le tissu cellulaire; cette humidité favorise la prédominance du systême nerveux; la femme à cette époque est pourvue d'un haut degré de susceptibilité qui s'accroît, en raison de la constitution nerveuse et des causes qui peuvent l'exalter. La femme dont le tempérament est affermi, se ressent à peine de ces secousses; la femme foible et nerveuse paroît perdre, dans chacune de ses parties, une portion de vitalité, pour fournir à l'énergie de l'utérus, devenu alors le centre de nouvelles sensations : chez cette femme, la sensibilité et l'irritabilité de cet organe sont extrêmes, et le plus souvent il devient le siége du spasme (1). Ce spasme est peut-être produit par une espèce de pléthore nerveuse, due à une distribution inégale de l'influx nerveux. Les organes voisins en étant pour ainsi dire alors privés, leur énergie vitale s'en trouve affoiblie.

Si pour un instant on se sert de l'analogie, on voit que la nature semble suivre une marche uniformedans plusieurs de ses opérations : lorsqu'un

---

(1) Les convulsions en sont une preuve.

organe est en travail, il paroît attirer vers lui toutes les oscillations aux dépens des autres parties. N'observe-t-on pas dans le moment de la digestion un sentiment de froid et un mal-aise qui n'est point ordinaire ? La forte tension d'esprit ne produit-elle pas un dérangement marqué et prompt dans tout le corps ? n'est-il pas ordinaire que les personnes qui s'occupent long-temps avec application, perdent tout-à-fait l'appétit (1) ?

Les travaux de l'esprit ne produisent pas seulement l'affoiblissement du corps, mais ils augmentent encore la susceptibilité, et donnent lieu aux affections spasmodiques les plus graves (2). Si, étendant plus loin la comparaison, on l'applique aux phénomènes qui arrivent dans certains cas pathologiques,

---

(1) Aristote étoit obligé d'avoir toujours sur la région de l'estomac, une vessie pleine d'une huile aromatique. Une femme nommée *Aria* s'étant livrée à l'étude assidue de la philosophie de *Platon*, s'étoit tellement affoibli l'estomac, qu'elle ne pouvoit plus prendre d'aliment, et avoit perdu ses forces, au point qu'elle ne pouvoit plus se tenir couchée sur le dos.

(2) *Galien* a vu un grammairien qui tomboit en épilepsie toutes les fois qu'il méditoit profondément et qu'il enseignoit avec chaleur.

Pechlin dit avoir connu une dame qui avoit une légère attaque d'épilepsie, dès qu'elle lisoit ou qu'elle écrivoit avec attention.

on observera dans les lésions de plusieurs organes, des symptômes semblables à ceux que produisent certaines affections de l'utérus. La perte de l'appétit, les dégoûts, les nausées, les vomissemens ne sont-ils pas les premiers effets de quelques plaies de tête ? La céphalalgie, la migraine, les vertiges, le délire, la manie, ne dépendent-ils pas souvent d'un dérangement dans les viscères abdominaux, &c. ? Tous ces faits me portent à croire que les affections simultanées de plusieurs organes, tiennent à leur symphatie, et que le trouble qui survient dans tout le systême lorsqu'un organe est devenu le centre d'action, est en raison du travail de ce dernier, de ses affections, et de la foiblesse des organes voisins. D'après cet exposé, je crois devoir offrir les propositions suivantes :

1°. En admettant pour cause prochaine des accidens de la première période de la grossesse l'interruption du flux menstruel, elle ne peut être considérée comme exclusive.

2°. On observe rarement les signes de pléthore générale dans les premiers temps de la gestation ; si dans quelques cas la pléthore est locale, elle agit alors sur le systême nerveux.

3°. Les accidens de cette période sont pour la plupart accompagnés de symptômes qui ne laissent aucun doute sur leur caractère ; les vésanies, les spasmes annoncent le trouble dans le systême ner-

veux, il est donc certain que ce systême est affecté.

4°. Les affections nerveuses pendant la gestation ne semblent s'écarter des névroses qui arrivent dans l'état ordinaire, qu'autant qu'elles paroissent presque toutes dériver de l'utérus.

5°. Le systême général de la femme change pendant les premiers temps de la gestation; les organes qui ont le plus de rapport avec l'utérus, paroissent perdre de leur force vitale; leur sensibilité, leur irritabilité et leur état de foiblesse, les disposent aux diverses affections dont elles deviennent le siége.

6°. L'utérus pendant la gestation reçoit un surcroît de vitalité, le systême entier de la femme paroît être soumis à son empire.

7°. La puissance énergique de cet organe, l'expose au spasme; ce spasme ne peut exister sans que les organes voisins ne s'en ressentent.

8°. La faculté qu'a ce viscère de communiquer son état spasmodique à toutes les autres parties, provient de ses sympathies.

9°. J'admets, avec la plupart des auteurs, les sympathies nerveuses de la matrice avec les autres organes; je ne suis pas d'accord avec Levret: les phénomènes qui arrivent quelquefois au moment de la conception, renversent son systême fondé sur la résistance qu'oppose la matrice lors de son dé-

veloppement, et sur son action mécanique sur les nerfs utérins (1).

ARTICLE VI.

Enumération des accidens de la seconde et troisième période de la grossesse.

PARMI les phénomènes qui arrivent dans la seconde période de la gestation, on en remarque souvent plusieurs, qui lui sont communs avec la première, tels que le vomissement (2), les douleurs des seins, celles des dents, la diarrhée, &c., la rétention

---

(1) Ne pouvant entrer dans les détails des affections en particulier, je me dispense de rapporter quelques autres causes secondaires. On peut consulter à ce sujet les divers Traités des maladies des femmes; par *Mauriceau*, *Petit*, *Hamilton*, *Chambon*.

(2) Observation d'une femme très-petite et très-grosse, qui pouvoit à peine conserver ses alimens, tant son estomac étoit comprimé entre la matrice et le diaphragme. (*La Motte.*) J'ai été consulté à Nancy, le 15 frimaire an 10, par une dame d'une petite taille, d'un tempérament lymphatico-sanguin, grosse de six mois; elle avoit passé les premiers momens de sa grossesse, sans avoir éprouvé d'autres accidens que quelques légers dégoûts et quelques nausées, à cinq mois et demi il lui prit un vomissement, accompagné de dyspnée, qui augmenta jusqu'à l'époque où je fus appelé; la rougeur de la face, la plénitude du pouls, &c. me décidè-

d'urine, les douleurs dans les lombes, dans les aînes, dans les cuisses (1), la dyspnée (2), la toux (3), l'hémoptisie (4), les palpitations, les vertiges (5),

---

rent à lui prescrire une saignée du bras; je réglai les alimens, et lui conseillai un exercice modéré; elle se trouva soulagée. *Note de l'auteur.*

(1) Histoire rapportée par *Mauriceau* d'une de ses parentes qui ressentit, après avoit fait un faux pas, des douleurs violentes dans les lombes.

(2) Histoire de la femme d'un bijoutier de Paris, à laquelle il survint, vers le cinquième mois de sa première grossesse, une difficulté de respirer assez grande, pour qu'on lui fît cinq saignées du bras, et trois saignées du pied. (*Barbaut.*)

Une autre rapportée par *Smellie*, d'une femme qui fut attaquée, au sixième mois de sa gestation, d'une dispnée accompagnée de vomissement, qui augmenta au point qu'elle ne pouvoit plus rester dans son lit, sans être soutenue avec des oreillers, étant à moitié couchée et à moitié assise; elle ne pouvoit conserver dans son estomac aucun aliment solide ni liquide, cet état se prolongea jusqu'à l'accouchement.

(3) Constitution de l'hiver de 1684, rapportée par *Lamotte*. Deux observations communiquées par *Mauriceau*. Cet accident est fâcheux, selon *Puzos* et *Deleurye*.

(4) La femme d'un épicier fut attaquée, dit *Goubelli*, d'une dyspnée accompagnée d'hémoptisie, qui ne céda qu'à l'usage réitéré des saignées.

(5) *Rœderic à Castro* fait mention d'une femme qui éprouvoit des vertiges accompagnés de cécité : ces accidens com-

la céphalalgie, la propension continuelle au sommeil, l'apoplexie (vulgairement coup de sang) (1), les furoncles, &c. sont les accidens qui lui sont propres. Plusieurs accidens de la première et de la seconde période se prolongent quelquefois jusqu'à la fin de la grossesse; ceux que l'on observe le plus communément, et que les auteurs regardent comme appartenans à la dernière période, sont la disurie (2), l'incontinence d'urine (3), le gonfle-

---

mençoient vers le cinquième mois de ses grossesses, et ils ne cessoient qu'après l'accouchement.

Tissot cite un exemple semblable.

(1) Cet accident, selon *Puzos*, *Petit*, *Deleurye*, et plusieurs autres, est un des plus funestes à la femme enceinte; à peine a-t-elle le temps de donner un signe de vie, et la femme la plus forte résiste à peine un quart-d'heure.

(2) Exemple d'une femme qui souffroit les plus cruelles douleurs d'une rétention d'urine, produite par la pression qu'occasionnoit la tête de l'enfant sur la vessie. (*La Motte.*)

Un autre exemple rapporté par le même accoucheur, d'une femme grosse d'un premier enfant, laquelle n'avoit pas uriné depuis trente heures, et qui fut soulagée par l'opération du cathétérisme : cette rétention étoit occasionnée par la pression qu'exerçoit la tête de l'enfant sur le col de la vessie.

(3) Observation d'une femme d'officier du roi, à laquelle il prit une envie presque continuelle d'uriner durant les trois derniers mois de sa grossesse. (*Mauriceau.*)

ment des parties génitales (1), la constipation (2), les hémorroïdes (3), les varices (4), l'infiltration séreuse (5), l'engourdissement, et la foiblesse des

---

(1) J'ai eu occasion d'observer plusieurs fois ces cas parmi les femmes qui fréquentent les salles d'accouchement. *Note de l'auteur.*

(2) *Mulieri in utero gerenti, tenesmus superveniens abortum facit. Hippocrat. de morb. mulier.* Quoique cet aphorisme ne soit pas toujours exact, il est souvent confirmé. *Note de l'auteur.*

Observation communiquée par *Hamilton*, d'une dame près de laquelle il fut appelé; celle-ci, pendant toute la dernière période de sa grossesse, avoit été sujette à une constipation opiniâtre; dix jours avant le travail, elle eut des tranchées continuelles et de fréquentes envies d'aller à la selle; elle ne fut délivrée qu'avec beaucoup de peine, et périt quelques jours après l'accouchement.

(3) *La Motte* cite l'observation de la femme d'un cordonnier, qui eut, vers la fin de trois grossesses, une rétention d'urine, causée par des hémorroïdes.

(4) *Samuel Geofroi Crusius* cite plusieurs exemples de varices chez les femmes grosses.

J'ai été consulté plusieurs fois par des femmes enceintes qui, vers la fin de leur grossesse, avoient des varices aux extrémités inférieures. (*Note de l'auteur.*)

(5) *La Motte* cite deux exemples de deux dames qui devinrent tellement enflées dans les derniers temps de la grossesse, depuis les pieds jusqu'au-dessus des hanches, qu'elles étoient obligées d'envelopper leurs jambes avec des serviettes; leurs cuisses étoient d'un volume surprenant; la

extrémités inférieures, la goutte crampe, les convulsions (1).

ARTICLE VII.

Causes des accidens de la seconde et troisième période de la grossesse.

Les accidens qui se manifestent dans les premiers temps de la gestation (art. VI.) se calment, ou cessent ordinairement vers le quatrième mois, lorsque la nature trouve en elle assez de ressources pour rétablir l'ordre de ses fonctions. La communication du placenta avec la matrice; les rapports du fœtus avec la mère étant plus intimes à cette époque, les fonctions, selon plusieurs auteurs, doivent être moins gênées; d'après leur opi-

---

ceinture de leur jupe laissoit dans la peau une impression si profonde, qu'on pouvoit y mettre deux à trois doigts, et il leur étoit impossible de passer d'un appartement dans un autre. Ces accidens se dissipèrent après l'accouchement.

(1) Une dame, dit *Hamilton*, qui avoit eu plusieurs enfans, fut subitement saisie dans les derniers mois d'une de ses grossesses, de convulsions qui étoient si violentes, que l'enfant fut poussé dans le ventre à travers la substance de la matrice, et que la malade mourut avant mon arrivée, quoique je me fusse rendu dans sa maison peu de minutes après la première attaque.

nion, c'est à cet ordre parfaitement établi, que l'on doit attribuer le terminaison de ces accidens.

Mais dans la société, l'on rencontre des femmes, sur l'esprit desquelles l'empire de l'habitude est trop puissant, pour qu'elles s'astreignent aux volontés de la nature; les progrès du luxe, la création de nouveaux plaisirs, l'emportent chez elles sur le soin de ménager leur santé, et il n'est pas rare d'observer que, parmi ces femmes, tout le temps de la grossesse est accompagné des accidens primitifs; trop heureux, lorsque dans son cours la mère et l'enfant ne sont point victimes de cette conduite imprudente! Il est facile de concevoir, d'après ces exemples, que les accidens continuent autant que leurs causes se soutiennent, et qu'ils deviennent plus graves, et font d'autant plus de progrès, que les causes se multiplient davantage par leur durée.

Les phénomènes et accidens de la seconde période de la grossesse s'observent moins fréquemment que ceux de la première; c'est peut-être pour cette raison, que *Forestus*, *Stahl*, *Hofmann*, *Mercurialis*, *Primerose*, &c. en ont peu parlé, et qu'ils n'ont laissé là-dessus aucune observation, dans leurs écrits.

Afin d'éviter les répétitions, je me dispense de rapporter, parmi les causes éloignées de la seconde et troisième période, une grande partie de celles qu'elles partagent avec la première. Je me borne à

celles qui me paroissent particulières à chacune de ces périodes.

Il est démontré, par l'observation, que les femmes foibles, d'une petite stature; celles qui sont grosses pour la première fois, qui sont abondamment réglées, dont la constitution sanguine est favorisée par un régime succulent, qui font peu d'exercice, et qui perdent peu par la transpiration, sont les plus exposées aux accidens de la seconde période. Les auteurs regardent assez généralement la pléthore, et l'action mécanique de l'utérus sur les parties voisines, comme les causes prochaines de ces accidens.

Il est bien évident que la face rouge, la dureté et la plénitude du pouls, la couëne du sang (1), la couleur rouge de l'urine, &c. sont des signes de pléthore, et il est reconnu que ces symptômes se rencontrent souvent dans cette période.

Une circonstance qui vient encore ajouter à la réalité de cet état de pléthore sanguine : c'est que les femmes très-lymphatiques jouissent ordinairement d'une bonne santé à cette époque de la grossesse; or, on sait que la prédominance du systême

---

(1) Dans le sang des femmes grosses, on voit souvent de cette couëne sur le caillot; mais elle est moins coriace ordinairement que dans les maladies inflammatoires. *Hallé. Encyclopédie méthod. art.* air.

artériel est dans les mains de la nature, un instrument de guérison des affections lymphatiques ; ce qui probablement a fait dire à *Grimaud*, que les femmes pituiteuses trouvent dans la révolution attachée à l'état de grossesse, quelque chose de critique, par rapport à leur constitution.

Mais rapporterai-je exclusivement avec *Boerhaave*, *Petit*, &c. l'existence de la pléthore locale, à la pression qu'exerce l'utérus sur l'aorte abdominale, et sur les artères iliaques primitives ? Admettrai-je avec ces auteurs le reflux direct du sang vers les parties supérieures, et expliquerai-je enfin, par ce mécanisme, la cause des palpitations, des vertiges, des hémoptisies, des apoplexies, &c ? Sans m'arrêter à la multitude des causes, qui peuvent donner naissance à ces accidens en particulier, il me sera facile de prouver que la pression de l'utérus ne peut en être considérée comme la seule et unique cause, il me suffit pour y parvenir d'observer l'une de celles qui ont le plus de rapport avec mon objet : par exemple, l'influence nerveuse ; les expériences faites par les physiologistes, les nombreux exemples offerts dans la société, ceux que l'état pathologique fournit aux médecins observateurs, attestent l'influence nerveuse sur le systême vasculaire : cette influence paroît mettre le cerveau et le cœur, les nerfs et les artères, dans une étroite dépendance les uns des autres.

Il n'est pas rare de rencontrer des femmes très-sensibles, chez lesquelles une affection morale, plus ou moins vive, peut porter le trouble dans le système nerveux, et produire des variations dans l'ordre des fonctions du systême vasculaire. N'a-t-on pas vu survenir l'apoplexie après un accès de colère (1) ou de joie? Ne sait-on pas que l'hémoptisie (2) peut en être la suite; n'observe-t-on pas continuellement que la frayeur, la pudeur et l'amour donnent lieu aux palpitations (3), aux vertiges, &c.

---

(1) *Hardérus* vit une femme que la colère rendit apoplectique, et qui mourut sur le champ.

Lorry cite le cas effrayant d'une femme honnête qui, ayant paru en public dans un habillement peu décent, fut si irritée par les propos que cette mise lui attira de la part des jeunes gens, qu'elle tomba sur la place, et mourut apoplectique.

La colère produit souvent la couleur rouge du visage; cela se remarque principalement chez certaines femmes qui deviennent de couleur cramoisie, jusqu'à la racine des cheveux. L'auteur de Télémaque a bien décrit cet effet de la colère en parlant de celle de *Calypso* : « *Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires et livides.* »

(2) *Higmor* a vu survenir une hémoptisie chez une jeune femme, après un accès de colère.

Gorter vit une femme qu'une joie imprévue jeta dans un crachement de sang mortel.

(3) *Sauvage* a vu une violente frayeur produire chez une

cr l'état de grossesse augmentant la susceptibilité, l'influence nerveuse doit alors se réveiller à la moindre cause, et produire des effets, qu'une impression beaucoup plus grave, ne feroit pas naître sans elle. Un phénomène qui vient encore à l'appui de mon opinion, est celui qui se manifeste à l'approche de la lactation.

«Les mamelles, comme le dit *Bordeu*, ont une espèce de tact, d'instinct, de propriété sensitive, au moyen de laquelle elles travaillent à la sécrétion du lait.» Au moment, ou peu de temps après la conception, les seins entrent dans une espèce d'orgasme qui semble donner l'éveil au systême vasculaire, son action est augmentée, la sensibilité, la douleur qui se manifestent alors, et les tumeurs inflammatoires qui en sont quelquefois la suite, sont des faits dont on peut s'étayer. Vers le quatrième mois, les seins croissent et augmentent de volume, les veines qui rampent à leur surface, et qui sont à peine apparentes avant ce temps, sont injectées; les papilles sont plus prononcées, et prennent ainsi que l'aréole une couleur plus foncée; c'est alors que la sécrétion du lait commence à se faire, et qu'on peut exprimer de chaque papille une eau bleuâtre, entremêlée de filets laiteux.

---

femme très-sensible, vingt-cinq battemens de cœur de plus par minutes; cet état dura toute la vie.

Les mécaniciens trouvèrent à faire l'application de leur systême à ce phénomène aussi surprenant qu'admirable. La lactation selon eux est soumise au reflux du sang utérin, et cette opération dépend de la pression qu'exerce la matrice sur les artères iliaques : l'anastomose des artères épigastriques avec les mammaires internes, vient appuyer leur opinion.

Il suffit, pour renverser ce systême, de démontrer combien est fragile la base, sur laquelle ils ont élevé ce bel édifice, et de faire sentir qu'il péche par ses fondemens.

L'anastomose des artères épigastriques, avec les mammaires internes, n'est pas toujours constante, souvent ces artères se terminent, avant de se réunir dans l'épaisseur des muscles droits de l'abdomen, et quand même elle auroit lieu, comme on l'observe quelquefois, la conséquence qu'ils en tirent ne pourroit servir de preuve, puisque la matrice et les mamelles ne reçoivent point, ou reçoivent seulement de très-petits rameaux des mammaires et des épigastriques. C'est à la mort seulement que l'homme entre dans le nombre des corps inorganiques, et que la physique expérimentale a tous ses droits sur lui : si elle veut calculer la sensibilité, elle sort de ses limites ; il faut donc croire que l'action nerveuse, et l'influence de la partie sensible, qui paroissent tout éclairer dans l'animal vivant, entrent pour beaucoup dans la sécrétion du lait, et que ce phéno-

mène est dirigé par la partie sensible, et par le feu de la vie.

Mais parce qu'une théorie, qui doit encore remplir d'admiration tous ceux qui la connoissent, pêche par quelques-unes de ses bases; est-on autorisé à la rejeter? et doit-on tomber dans un excès opposé? l'imperfection du système de *Boerhaave* n'empêche pas de reconnoître qu'on lui doit des explications lumineuses fondées sur la position, et l'action mécanique des parties; si ce grand homme n'a pas arraché son voile à la nature, c'est que l'esprit humain paroît ne pouvoir franchir certaines bornes. Il est sûr que la dilatation de l'utérus, le volume qu'il prend, peuvent mettre les parties voisines dans un état de contrainte, gêner la circulation, et troubler l'ordre des autres fonctions. Or, on sait qu'à l'époque du quatrième mois, le fond de l'utérus a franchi le détroit supérieur du bassin; à mesure qu'il s'élève, il occupe une nouvelle place dans la cavité abdominale; si les parois de cette dernière ne se prêtent pas assez, comme cela s'observe principalement chez les femmes d'une petite stature, ou chez celles qui sont à leur première grossesse, il peut en résulter une pression sur les vaisseaux, un refoulement des autres viscères, vers le diaphragme, une diminution dans la capacité de la poitrine, et toutes ces circonstances peuvent donner lieu au vomissement, à la dyspnée,

aux palpitations, &c.; quoique la nature semble avoir voulu épargner à la femme cet état de gêne, en donnant à l'abdomen une grande capacité aux dépens de la poitrine, souvent on trouve dans les femmes, qui ont eu beaucoup d'enfans, le grand épiploon refoulé vers le diaphragme, pelotonné, dur, et comme squirreux.

Enfin une circonstance qui achève de confirmer dans l'opinion, que la pression de l'utérus peut donner lieu à divers accidens, est le fait qui suit: Quand certaines femmes enceintes se couchent dans une situation horizontale, elles éprouvent tantôt des vertiges, tantôt de la peine à respirer, et d'autres accidens, qu'un changement de position fait cesser sur-le-champ.

A la troisième période de la grossesse, la femme éprouve dans sa constitution un changement remarquable; il se manifeste alors un ordre particulier de phénomènes, que suivent souvent de nouvelles incommodités; la pléthore sanguine paroît remplacée par la pléthore lymphatique, l'état de foiblesse en est un signe caractéristique.

Il s'opère évidemment une révolution dans le systême lymphatique de la femme, pendant les derniers temps de la gestation: les mamelles continuent à se gonfler, et deviennent ordinairement très-volumineuses, chez les femmes même qui ont le moins de gorge; la lymphe paroît être versée plus abon-

damment dans ces organes, leurs vaisseaux lymphatiques, et leur tissu cellulaire sont alors très-développés ; ceux du systême général paroissent participer à ce développement. La blancheur éblouissante de la peau chez plusieurs femmes, le retour de l'embonpoint que certaines avoient perdu, au commencement de la grossesse, le gonflement des glandes lymphatiques, la leucophlégmatie, &c. qui surviennent quelquefois sont des preuves de cette pléthore.

Le médecin un peu exercé apperçoit dans la physionomie, et dans l'habitude de quelques femmes, un changement qui lui indique la révolution qui s'opère dans ce systême : à mesure que ces femmes approchent de la fin de la gestation, ce changement devient de jour en jour plus sensible, il ne tarde pas à être si remarquable, qu'il frappe les yeux des personnes les moins instruites. En effet, le développement, et la mollesse des seins, la lymphe qui en découle chez quelques femmes; la pâleur ou plutôt le ton blanchâtre qui domine sur la peau, une certaine confusion dans les traits plus touchante que la beauté ; enfin la foiblesse de toutes les parties qui rend la démarche moins libre, et les mouvemens plus génés, démontrent que ce systême prédomine ; on observe aussi que ces femmes sont souvent menacées de fièvre puerpérale.

Non-seulement il y a exubérance lymphatique

dans cette période ; mais il paroît que la lymphe prend alors un caractère particulier, sans que l'on puisse le déterminer par des expériences exactes ; chez certaines femmes le front est quelquefois couvert d'une tache plus ou moins jaunâtre, vulgairement appelée *masque.* Ce masque est souvent sur la poitrine ; chez d'autres le corps exhale une odeur aigre ; d'ailleurs la forme, sous laquelle se présentent les diverses affections de la lymphe, varie ; tantôt ce sont des dartres, des gales ; tantôt des boutons qui suppurent lentement. Enfin, si une femme fait alors une fausse couche, elle est exposée à un genre de maladie qu'on appele laiteuse ; mauvaise dénomination, car il ne peut y avoir de maladies laiteuses, qu'après la formation du lait dans les mamelles : on suppose que ce lait, répandu dans différentes parties du corps, y produit divers ravages, tels que, des douleurs rhumatismales, des engorgemens, &c. Il paroît plutôt que ces affections sont dues à un état particulier de la lymphe.

Les causes éloignées des accidens de cette période, différent peu de celles de la première ; on observe seulement que les femmes blondes, très-lymphatiques, y sont plus disposées : quant aux causes prochaines, elles exigent un examen particulier.

Parmi les accidens de cette période, plusieurs ont pour cause prochaine la pression de l'utérus sur

les organes voisins. Dans la seconde période cette action mécanique s'exerce spécialement sur les parties situées au-dessus du petit bassin ; mais dans celle-ci l'utérus est tellement développé (Art. Ier.) qu'il pèse sur les organes auxquels il touche, et sur ceux qui sont situés au-dessous. C'est ainsi qu'il cause l'œdématie des extrêmités inférieures, en pesant sur les glandes et les vaisseaux lymphatiques du bassin ; les varices en pesant sur les veines crurales et saphènes ; c'est ainsi que la tête de l'enfant, parvenue au détroit supérieur du bassin, peut comprimer la vessie, le rectum, les nerfs sacrés, les vaisseaux hémorroïdaux, et que de cette compression peuvent résulter la rétention et l'incontinence d'urine ; la constipation, les hémorroïdes, les douleurs et la foiblesse des extrêmités inférieures, &c..... Il suffit de connoître les rapports de la matrice, dans l'état de grossesse avec les parties environnantes, pour pressentir tous ces symptômes ; aussi sans m'y arrêter davantage, je passe aux phénomènes lymphatiques. La pléthore lymphatique doit être considérée comme la cause prochaine de la plupart de ces phénomènes. C'est encore elle qui paroît frapper de débilité plusieurs organes ; aussi observe-t-on quelquefois que cet état d'atonie particulier aux derniers mois de la grossesse, donne lieu aux mauvaises digestions, à la diarrhée, &c.

Les anciens ont expliqué cette exubérance lym-

phatique d'une manière peu satisfaisante. Selon eux le sang menstruel ne pouvant être absorbé après la conception, est porté vers le foie, subit dans cet organe une espèce d'élaboration qui le rend aqueux: *Meratus Rœderic à Castro*, d'après les anciens, expliquent de cette manière les œdématies; d'autres regardant la tête comme la métropole de la pituite, disent que les sérosités se précipitent plus ou moins sensiblement sur les divers organes. C'est ainsi que *Fernel* et quelques autres auteurs font voyager ces humeurs.

Mais les connoissances acquises par les anatomistes modernes sur les systêmes exhalant et absorbant, font rejeter ces opinions. La continuité des extrêmités artérielles et veineuses paroît certaine, et la lymphe peut probablement, comme le pense *Mascagni*, des pores dont est criblé ce réseau capillaire, pour être versée dans les aréoles du tissu cellulaire, dans les sacs séreux, et ensuite être reprise en partie par des bouches inhalantes d'un ordre particulier de vaisseaux très-nombreux, et répandus dans toutes les parties du corps. Ce sont ces vaisseaux que l'on nomme *lymphatiques*.

Ces vaisseaux exhalans ou absorbans sont soumis à l'influence vitale, et chacun d'eux a son mode de sensibilité. Tant qu'il ne s'écarte pas de ses lois ordinaires, il y a équilibre entre l'exhalaticn artérielle et l'inhalation des lymphatiques; mais si ce

mode de sensibilité est troublé, l'ordre des fonctions de ces vaisseaux éprouve un trouble correspondant. Dans les derniers temps de la gestation; la pléthore lymphatique annonce ce trouble; il y a alors disproportion entre le liquide contenu et le solide contenant; le tissu cellulaire devient le réservoir de cette exubérance, et cet organe paroît perdre peu-à-peu de sa tonicité; plus les proportions changent, plus la femme s'approche de l'hydropisie. Mais il est une question difficile à résoudre, c'est de savoir si l'on doit rapporter cet état à un surcroît d'action des exhalans ou exclusivement au défaut d'absorption.

Il est en faveur de l'exhalation un fait que l'on ne peut révoquer en doute; si la sensibilité du système exhalant est altérée d'une manière quelconque, l'exhalation doit varier aussitôt; or, il s'opère, comme on le sait, dans la seconde période de la grossesse, une révolution dans le système artériel; cette révolution qui amème l'état de pléthore sanguine, peut augmenter le mode de sensibilité des exhalans, et déterminer une plus grande sécrétion de lymphe (1); mais l'altération du mode de sensibilité des lymphatiques, paroît influer beaucoup

(1) Le professeur *Corvisart*, en répandant un nouveau jour sur toutes les maladies de poitrine, a démontré que, dans le plus grand nombre de cas, les hydro-thorax étoient consécutifs

plus sur cet état de plénitude séreuse. On sait que ces vaisseaux peuvent être soumis au spasme ; que la débilité générale les frappe d'atonie, suspend ou diminue leur action , et que cet état d'atonie succède aux causes éloignées que j'ai énoncées (Art. V).

Avant de terminer cet article, je ferai, comme dans la première période, le résumé suivant :

1°. Les phénomènes qui se manifestent dans la seconde période de la grossesse, sont dus en partie à la pléthore sanguine et à l'action mécanique de l'utérus sur les organes voisins.

2°. Cette pléthore ne dépend pas seulement de la pression de l'utérus sur les artères iliaques et l'aorte abdominale , elle est encore soumise à l'influence nerveuse.

3°. L'action mécanique de l'utérus s'exerce spécialement sur les parties situées au-dessus du bassin , cette action favorise le développement de l'abdomen aux dépens de la poitrine.

4°. Dans la troisième période, la pléthore lymphatique succède à la pléthore sanguine , l'état d'atonie en est une suite.

5°. Cette pléthore lymphatique annonce un dé-

---

au trouble et aux lésions organiques du cœur et du système artériel. Ce célèbre praticien possède, avec son collègue *J. J. Leroux*, un grand nombre d'observations sur ces diverses maladies, qu'ils ont fait recueillir au lit du malade.

rangement dans l'ordre des fonctions de systêmes exhalant et absorbant. Ce dérangement paroît être dû en partie à l'action augmentée du systême artériel dans la seconde période, à la diminution de tonicité du tissu cellulaire, et au défaut d'absorption des lymphatiques dans la troisième. Les autres accidens sont dus à la compression de l'utérus sur les parties environnantes et sur les parties inférieures.

CHAPITRE SECOND.

Règles de conduite pour prévenir ou diminuer les accidens de la grossesse.

ARTICLE PREMIER.

Les causes des accidens qui accompagnent la grossesse étant connues, il reste à parler des moyens que l'on doit mettre en usage pour les prévenir ou les combattre : les uns sont fournis par l'*hygiène*, les autres par *les remèdes généraux.*

C'est principalement de l'emploi des premiers que la femme doit retirer de grands avantages ; c'est aussi sur eux que j'insisterai le plus, ne pouvant m'occuper beaucoup des seconds sans sortir de mon sujet.

La femme qui vit selon les loix de la nature, trouve en elle un aide qui la dispense le plus souvent des conseils du médecin ; la femme au contraire qui s'en écarte a besoin de toute l'attention de ce dernier ; c'est aussi pour elle que j'écris.

Ainsi, si la constitution, la susceptibilité, l'influence de l'habitude ne permettent plus un changement subit dans la manière de vivre à cette femme qui a négligé de se fortifier contre les im-

pressions auxquelles elle est sans cesse exposée; du moins lorsqu'elle devient mère, elle doit tant pour sa conservation que pour celle de son enfant, subir la loi imposée aux foibles, et se soumettre aux volontés de la nature; elle pourra y satisfaire, en se conformant aux règles prescrites dans les articles suivans.

ARTICLE II.

Première Règle.

Air, habitation, vêtemens, cosmétiques, chevelure.

La femme sensible aux influences de l'atmosphère, où elle est continuellement plongée comme dans un bain, le devient encore davantage dans l'état de grossesse : elle doit par conséquent user de précautions d'autant plus grandes, qu'elles deviennent plus nécessaires.

Les impressions que l'air produit sur le corps dépendent de sa pesanteur, de ses degrés de température, des proportions dans sa composition, de l'altération qu'il éprouve par les émanations diverses qui s'y mêlent, des courans qui le renouvellent, et sur-tout des changemens subits qui s'opèrent dans ses qualités sensibles; ainsi, l'air le plus salubre à cette femme, est celui qui n'est ni trop pesant ni trop léger, son excès de pesanteur et sa

trop grande rareté lui sont également nuisibles; l'air trop chaud ou trop froid ne pouvant lui convenir, elle vivra, autant que possible, dans une atmosphère d'une température modérée. Autant l'air sec lui est avantageux, autant l'air très-humide lui est contraire : c'est principalement dans ses promenades du soir qu'elle doit éviter cette humidité, connue sous le nom de serein, dont les effets sont d'autant plus dangereux que le sol est plus humide et plus marécageux : qu'elle respire l'air du matin lorsque la saison le permet, c'est le plus pur et le plus salubre de la journée. Une atmosphère où le mélange des gaz oxigène et azote sont dans de justes proportions lui est favorable, elle ne doit pas plus abuser de l'air vital, que trop éviter le gaz azotique; qu'elle s'éloigne des assemblées publiques et de tous les lieux dont l'atmosphère est usée par la respiration, la combustion, la fermentation, l'oxidation; enfin dans laquelle les gaz carbonique, muriatique, hydrogène, sulfuré, carboné, azoté, &c. toutes les émanations odorantes, les vapeurs métalliques versent des substances plus nuisibles qu'utiles; ses sens l'en instruiront plus sûrement que les moyens chimiques et eudiométriques (1). Cette femme doit évi-

---

(1) Je ne me servirois pas de ce langage, si cet ouvrage ne devoit être lu que par les femmes.

ter avec soin les changemens dans la température de l'air, entr'autres le passage si nuisible du chaud au froid, et sur-tout du chaud au froid humide. Les variations brusques que produisent les changemens subits des vents, peuvent l'affecter de la même manière, et à un degré plus intense que les alternatives subites du chaud et du froid, qui ont lieu dans le même jour.

Habitation. Il est dangereux qu'elle habite une maison nouvellement bâtie, un appartement récemment plâtré ou peint à l'huile et au vernis (1).

---

(1) Il seroit à desirer que la femme enceinte pût choisir pour sa demeure (si ses facultés le lui permettoient) les lieux situés à mi-côte, dont le terrein est pierreux ou sablonneux, bien ouvert et éclairé, où l'air pût circuler et les vapeurs se disperser avec facilité; les endroits éloignés des marais, des égoûts, des eaux stagnantes, des mines, des forêts, des montagnes, et des exhalaisons mal-faisantes; il seroit aussi convenable que son habitation fût exposée à l'est ou au sud-est, que ses appartemens fussent distribués de manière que, dans l'été, elle en ait un qui regardât l'est ou le nord-est; et dans l'hiver, un autre qui fût tourné au sud-est ou même au sud. Ce n'est pas dans les villes populeuses qu'on a toujours à sa disposition une demeure semblable, c'est à la campagne que la femme pourroit la trouver; c'est-là qu'elle respireroit un air pur, en recevant les émanations restaurantes des végétaux, qu'elle jouiroit des délices de la promenade, et qu'ainsi elle se prépareroit une couche heureuse.

Il est essentiel qu'elle fasse renouveler l'air de sa chambre à coucher, en tenant, une grande partie de la journée, les portes et les fenêtres ouvertes, lorsque la saison le permet.

En hiver, il convient d'échauffer sa chambre mais par un feu modéré entretenu avec du bois autant qu'il est possible, et non avec du charbon : ce feu sera placé dans une cheminée pour que les émanations soient entraînées au-dehors par un courant, et non dans des poëles d'où le courant n'entraîne qu'une partie des émanations.

Pendant les fortes chaleurs de l'été, elle se retirera dans les lieux les plus frais de son habitation, toutefois elle n'y entrera que lorsque la chaleur du corps est modérée; elle pourra d'ailleurs faire tenir ses appartemens frais en fermant les croisées du côté du midi et en les ouvrant du côté du nord; elle peut aussi les faire rafraîchir par des arrosemens faits avec une eau pure, ou mettre en usage le ventilateur, ou les feuilles fraîches nouvellement arrosées. Il est enfin une précaution que la femme enceinte doit prendre, c'est de ne point répandre dans sa chambre des odeurs fortes, telles que l'*ambre*, le *musc*, &c. et de n'y pas laisser séjourner pendant la nuit des fleurs, à raison des gaz hydrogène et acide carbonique qui s'en dégagent.

Vêtemens. C'est spécialement dans l'état de grossesse, que les vêtemens doivent être analogues

aux saisons, et varier avec les intempéries de l'atmosphère. Pendant l'été, les vêtemens de lin ou de chanvre conviennent à la femme enceinte, à raison de leur propriété conductrice du calorique; ils doivent être légers relativement au degré de force musculaire, lâches pour faciliter la libre communication du corps avec l'atmosphère; la couleur des vêtemens n'est pas à négliger par rapport aux influences de la lumière, et sur-tout de la lumière solaire (1). Enfin il est un autre point sur lequel il faut qu'elle insiste, c'est la propreté; le changement de linge en est une des conditions. Pendant l'hiver la femme enceinte portera, autant que possible, des vêtemens superposés conservateurs du calorique; ceux de soie bien tissus réunissent à l'avantage de le conserver, ceux de ne se laisser pénétrer que difficilement par des miasmes quelconques, et d'être pour le corps un habillement très-léger; les vêtemens de laine sont à la vérité mauvais conducteurs du calorique, mais l'humidité les pénètre très-promptement, et les miasmes contagieux s'y attachent beaucoup plus fortement qu'aux autres matières.

Il lui convient aussi de ne quitter que tard les

---

(1) On sait que les corps réfléchissent d'autant mieux la lumière, qu'ils sont plus blancs, et qu'ils l'absorbent, au contraire, à raison de l'obscurité de leur couleur.

habits d'hiver, et de les reprendre de bonne heure.

La femme enceinte peut se dispenser de couvrir les parties habituées à être nues ; mais n'est-il pas aussi ridicule que dangereux, qu'elle paroisse presque nue dans l'hiver le plus froid, après s'être vêtue une année auparavant depuis les doigts jusqu'au menton ? La mode ne la garantira pas des funestes effets des influences des saisons ; elle contribuera seulement à l'altération de sa santé.

Il est un autre effet des vêtemens, sur lequel toute femme enceinte doit porter son attention, c'est celui de la pression qu'ils peuvent exercer sur les organes : je ne m'arrêterai pas sur l'usage abusif des corps de baleine, puisque la mode les a heureusement proscrits ; je conseille seulement à toute femme enceinte de ne point trop se serrer, afin de ne pas s'opposer au développement des organes utérins et mammaires. Ce ne sont pas-là les seules parties de l'habillement de la femme enceinte, qui exigent un changement durant la gestation : les jarretières ordinaires doivent être réformées, et remplacées par des jarretières élastiques, ou par des petits cordons fixés à une partie de l'habillement ; ses souliers doivent être aisés, et à talons bas (1), afin qu'elle ne s'expose pas à faire des faux-pas ou des chutes.

---

(1) A moins qu'elle ne soit habituée à porter des souliers à talons hauts.

Cosmétiques. Tous les fards sont nuisibles à la femme enceinte, et produisent l'effet opposé à celui qu'elle desire ; ils gâtent la peau, altèrent et enlèvent la couleur naturelle du visage ; les blancs les plus employés sont faits avec le blanc d'Espagne, et avec des préparations de bismuth ; le rouge, dont se servent la plupart des femmes, est le vermillon ; or personne ne doute aujourd'hui que ces diverses substances minérales ne puissent devenir d'un usage très-dangereux, en supprimant la transpiration, en affectant le systême nerveux, et en produisant diverses maladies cutanées. Si cependant elle s'obstine à recourir à un coloris emprunté, qu'elle se contente d'employer le rouge qu'on retire de la fécule rouge du carthame. Cette substance végétale est peu dangereuse, sur-tout lorsqu'on l'emploie avec modération.

Chevelure. La chevelure donne à la tête une température particulière, et y entretient un suintement considérable. La femme enceinte ne peut donc pas se dépouiller promptement de ses cheveux, sans courir les risques de supprimer une évacuation salutaire.

ARTICLE III.

Seconde Règle.

Alimens.

Alimens. Si tous les hommes doivent s'observer, à l'égard des substances dont ils se nourrissent, la femme enceinte ne sauroit porter une attention trop scrupuleuse sur cet objet. L'abus des alimens et des boissons doit être regardé comme une des sources les plus fécondes des dérangemens qu'elle éprouve.

Quoiqu'il soit difficile d'établir des règles constantes pour la nourriture de la femme enceinte, la nature en semble prescrire de relatives à sa constitution, à la force de ses organes digestifs, aux dépenses faites par les différentes évacuations, à l'empire de l'habitude, à la nature des accidens, et aux diverses périodes de la grossesse ; ne seroit-t-on pas même fondé à croire, que les diverses affections, qui surviennent à l'estomac dans les premiers temps de la gestation, sont des moyens mis en jeu par la nature, afin que la femme enceinte se privât pendant quelque temps de ses alimens ordinaires, et se condamnât à une légère abstinence ?

De ces observations on peut tirer cette conséquence, que la grande règle de tempérance consiste, en ce que la femme enceinte ne prenne ni alimens,

ni boissons, au-delà du besoin indiqué par la faim et la soif naturelles, et que cette tempérance, toujours précieuse, doit maintenir l'équilibre de sa santé.

Mais la plupart des femmes enceintes ont beau être averties; le plus souvent ce n'est plus la faim qui décide de la fréquence et de la durée du repas; les fantaisies et les envies auxquelles elles attribuent des propriétés ridicules, les rendent sourdes à la voix de la raison, et les portent à écouter plutôt un appétit factice; sous prétexte qu'il faut prendre de la nourriture pour deux, elles sollicitent leur estomac avant qu'il desire, et le surchargent après qu'il est satisfait.

La femme enceinte ne doit pas seulement borner son attention à la quantité des alimens et des boissons, mais elle doit encore l'étendre sur leur qualité.

Il pourroit être dangereux sans doute qu'elle changeât tout-à-coup la nature de ses alimens et de ses boissons ordinaires; mais comme l'état de grossesse amène un changement dans sa constitution, il est essentiel aussi qu'elle seconde les volontés de la nature, en apportant elle-même des changemens dans le régime, jusqu'à ce qu'elle soit parvenue à ne se nourrir que des choses convenables à son état.

Afin de suivre la marche indiquée par la nature, je crois que parmi la prodigieuse variété de substances alimentaires, qu'elle a répandues avec

profusion, les plus simples et les plus faciles à digérer, sont celles qui conviennent à la femme enceinte ; ainsi, celles que l'on retire des végétaux, tels qu'une partie des herbes potagères, les fruits doux, bien mûrs, plusieurs graines, lui conviennent, principalement en été ; les alimens tirés du régne animal, tels que le lait, les chairs qui contiennent beaucoup de gélatine, comme celles de veau, d'agneau, de poulet, &c. lui sont également convenables, surtout en hiver ; les viandes noires dans lesquelles les principes glutineux et extractifs abondent comme celles des vieux animaux, ou de ceux qui se sont beaucoup exercés, comme le bœuf, le pigeon, le gibier, &c. ; les poissons de mer, d'étang, les cétacés, enfin les viandes enfumées, ne doivent être employés que rarement et avec parcimonie.

Ce n'est pas seulement dans la nature des alimens que l'on trouve les dérangemens de l'économie de la femme enceinte ; mais bien plutôt dans ce goût incorrigible qui fait rechercher à plusieurs d'entre elles les alimens qui amènent leur ruine en flattant le palais. Je veux parler des alimens rendus âcres et échauffans par l'art du cuisinier. Qu'elle évite donc les pâtisseries, les ragoûts, les assaisonnemens exotiques, comme le gingembre, la cannelle, les clous de girofle, &c., et plusieurs des assaisonnemens indigènes, par exemple les alliacés.

La meilleure boisson pour la femme enceinte est l'eau pure, ou mêlée avec un peu de vin choisi; cette liqueur, conseillée par un grand nombre de médecins-accoucheurs, peut être prise pure avec modération dans la dernière période de la grossesse. Qu'elle évite, dans tous les temps, l'usage des liqueurs spiritueuses; les décoctions, et les infusions de thé ou de café, dont le véhicule trop chaud devient aussi funeste que le principe des plantes. D'ailleurs ceux qui donnent des soins aux femmes enceintes, doivent toujours se gouverner à cet égard d'après l'habitude.

L'abstinence (1) est aussi dangereuse pour la femme enceinte que l'intempérance : les deux excès conduisent au même but par des routes différentes; ils ne diffèrent qu'en ce que l'une conduit à la mort plus lentement que l'autre, mais toujours aussi sûrement. Une mère a des besoins réels qu'il lui est indispensable de satisfaire; si l'abstinence est longue, les forces de la mère s'anéantissent, le sort de l'enfant y est intéressé, et celui-ci ne tarde pas à en être la victime.

C'est donc pour obvier à ces malheurs que la femme enceinte ne doit consulter que la nature et la raison; elle apprendra, de la première, à vaincre

---

(1) Sous quelque prétexte que ce soit, les femmes enceintes ne doivent point se permettre de jeûner.

sa répugnance pour les alimens qui peuvent lui être salutaires ; la seconde lui prescrit de ne connoître d'autres plaisirs que ceux nécessités en pareil cas, par le devoir et la tendresse.

Cependant si la répugnance invincible vient de la nature, qui se révolte des alimens qu'on veut la forcer de prendre, il faut être assez judicieux pour ne pas lui faire violence. L'expérience démontre que souvent elle sait mieux que nous ce qui lui convient, c'est pourquoi il faut se plier un peu aux caprices de la femme enceinte, varier ses mets, et lui permettre de satisfaire ses fantaisies, sans toutefois que cette condescendance passe certaines limites, s'il doit en résulter des inconvéniens.

ARTICLE IV.

Troisième Règle.

Mouvement, repos, veille, sommeil.

On se tromperoit en croyant qu'il est de la constitution de la femme, de mener une vie sédentaire; si dans ce sexe la constitution est foible, le plus sûr moyen de l'affermir est l'exercice; il est l'aliment de la santé, et sans lui point de bonheur; il entretient et ranime les forces, et diminue la susceptibilité; cette assertion est si vraie, que les femmes, auxquelles le besoin impose la nécessité d'un travail

qui sembleroit devoir être réservé pour les hommes, jouissent d'une santé robuste. (Art. V.) (1).

La grossesse, bien loin de contre-indiquer l'exercice, le nécessite; c'est par son usage que la femme foible parviendra à se garantir des incommodités de cet état, à les diminuer, ou même à les détruire, lorsqu'elle en a ressenti les atteintes.

Mais si l'exercice est si important à la femme enceinte, c'est dans son usage modéré; il doit être réglé d'après la constitution, les forces, l'habitude et les saisons. Les foibles bras de la femme des villes, ne peuvent supporter les travaux rudes et continués de la femme des champs. La promenade à pied, dans un air pur, plutôt avant le repas, qu'immédiatement après, est l'exercice qui convient le plus à la femme enceinte; ce genre d'exercice est supérieur à celui qu'elle prétend faire dans une voiture douce, où elle est aussi inactive, que lorsqu'elle est assise dans son appartement; ce seroit bien pis, si, croyant se procurer un mouvement favorable,

---

(1) *Lycurgue* avoit si bien senti l'importance de l'exercice, qu'il ordonna aux filles de s'exercer aux jeux militaires comme les hommes, non pour aller à la guerre, dit *Rousseau*, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Aussi Sparte ne vit naître dans ses murs que des enfans forts.

Platon, dans sa république, ordonne les mêmes exercices aux femmes qu'aux hommes.

elle se servoit de voitures dures, dont les secousses pourroient produire l'avortement. L'exercice pris avec excès, ou accompagné de secousses plus ou moins fortes, est nuisible à toute femme enceinte. Qu'elle évite donc avec soin le chant forcé, la danse, la course, l'équitation, l'exercice sur des endroits escarpés, montagneux; qu'elle évite enfin de lever des fardeaux pesans. Qu'elle s'abstienne de l'excès des plaisirs de Vénus, comme étant une des causes puissantes de différens accidens (1).

Veille. La veille est le temps de l'exercice, mais la femme enceinte ne doit pas la faire empiéter sur les heures du repos.

Repos. Si la femme enceinte a besoin d'agir, le repos lui est aussi nécessaire, qu'elle le proportionne au genre et à la durée de l'exercice; mais le repos excessif est un des défauts de l'éducation mo-

---

(1) *Scevole de Sainte-Marthe*, dans sa pédatrophie, recommande bien aux femmes enceintes d'éviter les embrassemens amoureux, quand il dit :

Vos venerem immodicum, ô matres? si cura salutis,
Vos venerem vitate, sibi nocet ispa, suumque
Sæpè retexit opus.

Selon *Paulus Zachias*, cité par *Schurigius*, quelques médecins conseillent les familiarités conjugales dans les derniers temps de la gestation, afin de rendre l'accouchement plus facile; mais les connoissances acquises sur cet art démontrent la futilité de ce conseil.

derne de la femme des villes, et c'est en vain que cette femme du grand monde compte se préserver des incommodités de la grossesse, en restant étendue sur un lit ou sur un canapé, et en appelant à son secours les ressources de la pharmacie (1).

Qu'elle se couche cependant quelquefois pendant le jour, dans les derniers mois de la grossesse; elle soulagera les puissances musculaires, en les exemptant du poids qu'elles ont à supporter, et préviendra d'ailleurs ces douleurs du ventre, du dos, des cuisses, et quelques autres accidens qui arrivent alors (2).

Sommeil. Le sommeil répare les pertes faites pen-

---

(1) *Moschion* établit en précepte que le moment de la conception est celui où la femme enceinte doit se livrer au repos, afin de favoriser le développement du fœtus; et *Astruc* prétend que la femme jeune et délicate est obligée de se tenir au lit ou sur une chaise longue pendant la gestation. Je pense qu'on doit s'opposer à ces principes, et qu'on doit suivre la marche opposée, excepté dans les cas d'hémorragie, de varices, d'infiltrations, de descente de matrice.

(2) Les derniers temps de la gestation exigent un peu plus de repos. *Van-Swieten*, *Rœderic à Castro*, *Witht*, *Mauriceau* sont de cet avis; le premier s'élève avec raison contre *Mayerne* et *Jean le Bon*, qui conseillent un exercice forcé dans les derniers mois de la grossesse, pour faciliter l'accouchement; cette pratique est inutile pour remplir ce but. L'exercice ne peut opérer le rapprochement du fœtus vers les parties génitales externes, comme ces auteurs le prétendent, ni favoriser la culbute, puisqu'elle n'existe pas:

dant la veille; que la femme enceinte goûte donc ses douceurs, mais qu'il ne soit pas trop prolongé. La femme foible qui s'exerce en a plus besoin que celle qui reste inactive; la femme de la campagne doit le règler sur le genre et la durée de ses travaux (1).

L'instant des approches de la nuit, est celui de la retraite, et la nature a consacré la nuit au repos; la femme enceinte ne peut donc, sans courir les risques d'altérer sa santé, faire du jour la nuit, et de la nuit le jour.

ARTICLE V.

Quatrième Règle.

Affections de l'ame.

Les affections de l'ame, peu connues dans leur essence, ne le sont que trop dans leurs effets; elles

---

d'ailleurs l'accouchement est une opération de la nature que nous ne pouvons déterminer ni reculer à notre gré, à moins que l'homme de l'art n'en reconnoisse la nécessité en employant alors ses ressources.

(1) Tous les auteurs s'accordent que la femme enceinte doit donner au sommeil une heure de plus que de coutume; je pense qu'à cet égard elle doit consulter l'habitude, le besoin et les saisons.

Nota. Quelques femmes peuvent se nuire en restant trop long-temps à genoux, cette position est désavantageuse pour conserver l'équilibre.

sont la source d'une foule de désordres, et peuvent rompre l'harmonie vitale, dans elles prennent naissance les passions; si celles-ci exercent leur empire avec force, elles ont l'influence la plus marquée sur la santé, et la vie de l'homme; tantôt elles procurent, à certains sujets, une vie languissante; tantôt elles jettent le trouble dans tout le systême, en suspendant ses fonctions, et précipitent enfin dans le tombeau ceux qu'elles tuent comme en les foudroyant.

Si l'effet des passions est si funeste en général, combien ne doit-il pas l'être pour la femme enceinte, dont la susceptibilité peut s'exalter par la plus légère impression? Qu'elle soit donc attentive à maintenir son ame dans une douce tranquillité; qu'elle s'éloigne de tout sujet capable de mettre en jeu, ou d'émouvoir sa sensibilité. Qu'elle évite alors les spectacles, la musique, les tableaux, l'étude des romans, le récit des aventures amoureuses ou tragiques, le jeu, et tous les objets capables d'activer son imagination (1).

Qu'elle cultive les dons qu'elle tient de la nature; mais qu'elle ne sacrifie pas sa santé, par des veilles

(1) Dans l'homme, le plaisir et la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses plaisirs; son imagination qui travaille continuellement fait tout, ou plutôt ne fait rien que pour son malheur. (*Buffon.*)

multipliées, aux études qui demandent, dans quelque genre que ce soit, beaucoup de temps et une grande application, pour acquérir un titre, qui ne peut jamais, chez elle, qu'être subordonné à un autre genre de mérite (1).

Qu'elle donne enfin tout, pour le temps qu'elle est dépositaire des plus chères espérances de la société, à la culture du corps (2), et qu'elle néglige celle de l'esprit.

Que ceux qui vivent autour d'elle soient assez judicieux pour ne pas lui en vouloir de certains caprices, et d'une indifférence qui va jusqu'à s'étendre quelquefois sur elle-même; qu'ils aient enfin pour elle tout le respect (3) que son état inspire.

---

(1) La femme ne doit pas être condamnée à une ignorance absolue; mais il faut qu'elle n'étudie et ne sache bien que ce qu'elle doit savoir pour faire ressortir avec plus d'éclat ses qualités et ses vertus : « une femme savante et bel-esprit semble venir établir dans sa maison un tribunal de littérature dont elle se fait la présidente; et de la sublime élévation de son génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme ». *Rousseau, Emile.*

(2) C'est dans le calme et la tranquillité du corps que les passions fermentent et qu'elles exercent leur fureur.

(3) Tous les peuples de l'antiquité croyoient appercevoir dans l'état d'une femme enceinte quelque chose de si respectable, qu'ils l'avoient honoré comme de concert, des privilèges les plus éminens; ainsi les Athéniens, les Carthagi-

Qu'ils lui cachent toutes les nouvelles tristes, ou qui excitent trop de joie (1); loin d'elle enfin tout ce qui occasionne de fortes impressions.

---

nois, les Gaulois épargnoient le sang d'un meurtrier qui avoit trouvé un asyle dans la maison d'une femme enceinte; les anciens rois de Perse faisoient présent de deux dariques, ou pièces d'or, à chaque femme enceinte; à Rome, où tous les citoyens étoient obligés de se ranger au passage d'un magistrat, les femmes mariées étoient dispensées de leur rendre cette marque de respect: d'après les loix romaines, on ne pouvoit pas présenter une femme enceinte à la question, dans la seule vue de l'intimider. *Encyclop. méthod. Art.* Grossesse, *police médicale. Mahon.*

Le sénat de Rome, d'après la nouvelle de la mort de *Macrine*, femme de *Torquatus*, consul romain, causée par un desir excessif qu'elle n'avoit pu satisfaire, ordonna qu'il ne seroit plus rien refusé aux femmes enceintes.

La déférence des Espagnols pour cet état des femmes est très-grande; on sait l'histoire de cette femme qui, sous le règne de *Philippe II*, sauva de la potence son mari, convaincu d'avoir diverti des trésors publics des sommes considérables.

(1) La joie portée à l'excès n'est point exempte de dangers, témoin l'exemple de cette femme de Sparte qui mourut de joie après avoir embrassé son fils, qu'elle croyoit mort à l'armée, et celui de ces deux femmes romaines qui éprouvèrent le même sort, en voyant revenir leur fils qu'elles croyoient morts, de la fameuse bataille donnée près du lac Trasimène, où l'armée romaine fut taillée en pièces. Il faut donc ici, comme en toute autre chose, se rappeler l'adage, *Moderata durant atque vitam, et sanitatem durabilem prœstant. Petit Radel*, Inst. médecine.

ARTICLE VI.

Cinquième Règle.

Des évacuations.

L'ÉVACUATION libre et régulière du résidu des substances alimentaires, et des diverses excrétions, est encore une condition que la femme enceinte ne doit pas négliger.

La quantité et la qualité des alimens et des boissons, le temps et la perfection des digestions, les alternatives du jour et de la nuit, celles des saisons, les influences atmosphériques, la nature des vêtemens, les cosmétiques, l'exercice et les affections de l'ame, influent sur ces diverses excrétions.

C'est en observant les règles prescrites ci-dessus, que la femme enceinte parviendra à entretenir le libre cours de la transpiration, de l'urine, et des excrétions alvines. Si la liberté de ces deux dernières excrétions est soumise à la pression de l'utérus sur la vessie ou sur le rectum, elle fera alors usage de lavemens sans en abuser, et consultera l'homme de l'art qui aura recours au changement de position, et à l'opération du cathétérisme. La femme enceinte doit respecter ces évacuations artificielles, tels que celles produites par l'usage du tabac, les cautères, &c. Je vais terminer, par un apperçu sur l'usage de la saignée, des bains, des émétiques et des purgatifs.

Saignée. De vaines théories, l'amour du gain, ou plutôt l'ignorance de quelques accoucheurs, et sages-femmes, ont consacré l'usage des saignées périodiques pendant la grossesse; ce préjugé, dont la raison commence à triompher, n'est pas encore totalement détruit. On ne peut pas plus ériger en règle générale la pratique de la saignée pendant la gestation, qu'en déterminer l'usage à des époques fixes; car, si d'une part il est bien démontré aujourd'hui que certaines femmes enceintes ne peuvent subir cette opération sans danger, d'autre part il n'est pas moins évident que la saignée peut être avantageuse, et même indispensable dans tous les temps de la grossesse. Je dois donc me borner à ce conseil important, c'est qu'une femme enceinte ne doit jamais se faire saigner sans l'avis d'un médecin judicieux, qui, d'après l'examen de sa constitution, et des accidens qu'elle éprouve, en prescrit l'usage, en détermine la quantité et le temps.

Bains. Long-temps aussi on a regardé les bains comme dangereux pendant la grossesse. L'expérience a démontré qu'ils étoient, pour certaines femmes enceintes, de la plus grande utilité à diverses époques de la gestation. Nulle règle positive ne peut donc être établie sur ce point; les cas particuliers doivent être appréciés par un homme de l'art, et c'est à ses avis seuls qu'on doit s'en rapporter.

Vomitifs et purgatifs. On a souvent agité si ces

médicamens pouvoient être administrés aux femmes enceintes. De graves auteurs ont soutenu la négative; il est certain cependant que ces évacuans sont admissibles, souvent même nécessaires pendant la gestation ; il ne faut que savoir apprécier les circonstances qui les exigent, pour se convaincre de l'utile emploi qu'on peut en faire : c'est donc la *méthode symptomatique* qui en déterminera le plus souvent l'indication, ainsi que de la saignée et des bains, si on veut agir avec autant de sûreté que de raison. Celui-là seul agit conformément aux vues de la nature, qui, juste appréciateur des phénomènes de la vie, peut estimer d'où vient le trouble qui se manifeste ; quelle influence il a sur l'économie animale, et s'il doit le poursuivre ou l'abandonner aux soins de la nature; c'est sans doute de cet homme de l'art, que l'illustre Sydenham a dit: *proinde periti est medici, quandoque nihil agere, atque alio tempore efficacissima adhibere remedia.* Sect. 5, cap. 6 (1).

---

(1) Je n'en dirai pas davantage sur la médecine symptomatique. Voyez la dissertation du citoyen Bouvenot, médecin, sur le vomissement, dans lequel il établit, par les preuves les plus complètes, la nécessité et les avantages de cette méthode dans le très-grand nombre de maladies.

F I N.